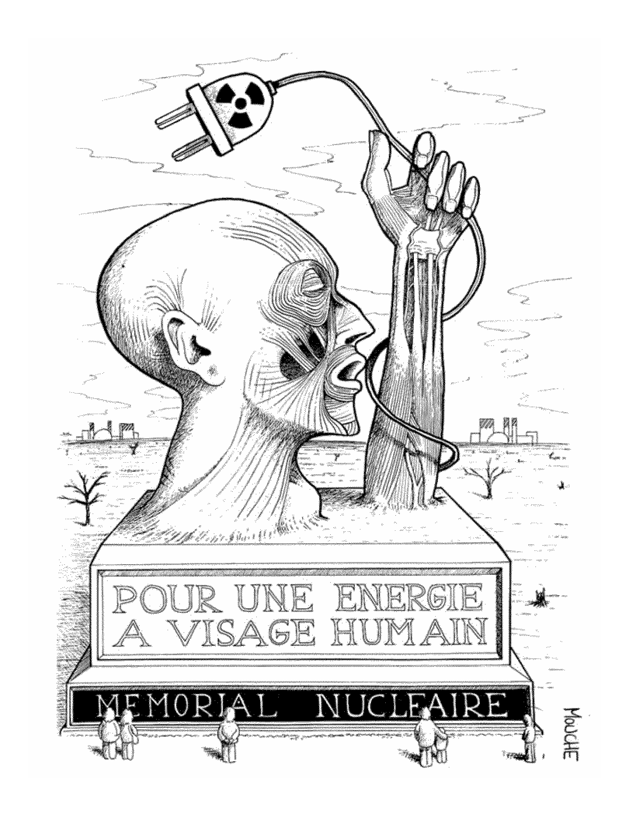
Pourritures nucléaristes !



Ils n'ont rien vu à Fukushima…

2011-2012

Michel Onfray
le tronc du culte de la technoscience
le libertaire du Président

Jean-Pierre Dupuy
un catastrophiste bien mal éclairé

Jean-Marc Jancovici
l'écolocrate nucléariste

Pourquoi contre tant de culs user tant de bottes ?

Faut-il laisser le mensonge et l'imposture s'étaler complaisamment sans réagir ? Nous pensons au contraire qu'il est toujours bon de dénoncer les raisonnements fallacieux et surtout le *mépris pour la vie* là où on peut les observer. Cela n'arrêtera certes pas la radioactivité, mais contribuera, peut-être, a entamer la résignation envers *l'avenir radieux* que nous préparent toutes ces **pourritures nucléaristes**...

Rendre la honte encore plus honteuse en la livrant à la publicité.

« Le but de la propagande est de produire le découragement des esprits, de persuader chacun de son impuissance à rétablir la vérité autour de soi et de l'inutilité de toute tentative de s'opposer à la diffusion du mensonge. Le but de la propagande est d'obtenir des individus qu'ils renoncent à la contredire, qu'ils n'y songent même plus. Cet intéressant résultat, l'abasourdissement médiatique l'obtient très naturellement par le moyen de ses mensonges incohérents, péremptoires et changeants, de ses révélations fracassantes et sans suite, de sa confusion bruyante de tous les instants. Cependant, si chacun, là où il se trouve, avec ses moyens et en temps utile, s'appliquait à faire valoir les droits de la vérité en dénonçant ce qu'il sait être une falsification, sans doute l'air du temps en serait-il un peu plus respirable. »

Encyclopédie des nuisances, *George Orwell devant ses calomniateurs*, 1997.

Brochure réalisée par
Bertrand Louart
Radio Zinzine
04 300 Limans

Quand la technologie gît…

Il y a 25 ans, Tchernobyl. Aujourd'hui, Fukushima. Et demain ?

Le classement de l'accident japonais au niveau 7 sur l'échelle des accidents nucléaires achève de rapprocher ces deux catastrophes. Comme le disait un des innombrables commentateurs de ces événements, « *le nucléaire est certainement la manière la plus dangereuse de faire bouillir de l'eau* ». Manière humoristique de souligner que la puissance considérable de l'atome est mise en œuvre de manière encore extrêmement primitive.

On se souvient de ces quelques photos diffusée par Tepco, il y a deux semaines environ, pour montrer la "reconquête" progressive des installations de la centrale par quelques techniciens. On y voyait rien d'autre qu'un décor de parking souterrain encombré et éclairé à la lampe torche où erraient quelques vagues figures humaines sous plastique – dans leur préservatif anti-radiations. Cinq siècles de développement scientifique et technique pour en arriver là !



23 mars 2011 – Reconquête de la salle de contrôle d'un des réacteurs.

Comme a Tchernobyl, il faut envoyer des « liquidateurs » avec pelles et tournevis pour rétablir à la main et avec des bouts de ficelle, l'électricité dans la centrale. Car comme à Tchernobyl, les robots tombent en panne à cause des radiations qui grillent leurs circuits électroniques. Seul l'être humain, le « biorobot » moins délicat, peut intervenir dans de telles conditions. Il grille aussi, mais à plus long terme. Pour l'industrie nucléaire, « *l'homme est le capital le plus précieux* » (Staline) : elle en fait une grande consommation – que ce soit en intérimaires du nucléaire en temps ordinaire ou en "liquidateurs" en temps extraordinaire.

Les réactions nucléaires ne sont pas "maîtrisées", elles sont seulement *contenues* dans des limites très étroites, dans un système de contraintes mécaniques. Que des éléments mécaniques aussi simples qu'une pompe à eau viennent à défaillir, et voilà que plus rien ou presque ne limite « l'excursion » du réacteur, comme on dit dans le langage fleuri des nucléocrates. Il ne reste plus alors qu'à prier Dieu qui n'existe pas – surtout lorsque l'on a vraiment besoin de Lui ! A Fukushima, pendant plusieurs semaines, il n'y avait plus d'électricité, plus rien pour faire tourner les pompes et les machines à côté d'un dégagement monstrueux de puissance… Cruelle dialectique du maître et de l'esclave quand la machine qui anime toutes les autres machines se "révolte", devient incontrôlable, et que plus aucune autre machine ne peut la contenir autrement que par l'intervention dérisoire de quelques « biorobots ».

La technologie nucléaire, dont certains s'enorgueillissent, est encore très primitive. Comme avec le réacteur à fusion thermonucléaire ITER, on sait comment déclencher des réactions nucléaires, mais on ne sait pas comment capter le produit le plus énergétique et le plus dangereux de ces réactions, à savoir la pluie de neutrons et autres particules qu'elles engendrent. A défaut, on se contente donc, avec le sous-produit qu'est la chaleur, de faire chauffer de l'eau et de faire tourner une turbine avec la vapeur – comme dans les bonnes vielles locomotives du XIXe siècle.

Back to case one ; retour à la case départ : « *ce qui est le plus moderne est aussi le plus archaïque* » [1]. C'est là la véritable devise du nucléaire.

> Le nucléaire, c'est l'énergie d'un avenir radieux (sécurité des familles, ménages en bonne santé) !

Proclame une arcade dans le centre-ville de Futaba, à 3 km de la centrale de Fukushima Daiichi.

---

[1] Guy Debord, *La société du spectacle*, 1967.

> Dans ce paysage sans êtres humains […] deux univers se font face : celui de l'opulence d'hier, léguée par le nucléaire. Et celui du néant d'aujourd'hui, légué par le nucléaire. L'opérateur de la centrale a fait pleuvoir sur la région des centaines de milliards de yens de subventions pour faire accepter aux riverains la construction de cet immense complexe atomique.

Nous dit un journaliste en visite dans le périmètre d'exclusion autour de la centrale japonaise (*Le Figaro*, 19 avril 2011).

Partout autour des centrales nucléaires – au Japon comme en France – la négation de l'accident est organisée par les nucléocrates. Partout on achète de la même manière la résignation, le silence, l'oubli et le déni du risque nucléaire. Ce risque est incommensurable et inimaginable, sauf lorsqu'on le vit soi-même – c'est-à-dire lorsqu'il est trop tard.

Une publicité d'EdF proclamait il y a quelques années :

> Le nucléaire est là. Là sous la lumière qu'on tamise. Là, entre chaque note de musique. Dans le ronronnement familier de la machine à laver. Derrière la TV. Même là, dans nos petits plats. Dans chacun de nos gestes quotidiens, le nucléaire est là. [...] C'est le nucléaire [...] qui nous permet de ne pas manquer de cette électricité dont on ne saurait se passer. Et ce bien-être, cette autonomie et cette sérénité-là, c'est à EdF qu'on les doit.

En cas d'accident, les radiations seront là, invisibles et impalpables, qui vont déterminer pourtant chacun de nos gestes quotidiens : et notre lente décrépitude, cette aliénation et cette angoisse face à une puissance mystérieuse, insidieuse et malfaisante, c'est au nucléaire qu'on les devra. Ces « deux univers » ne sont que les deux faces de la même fausse monnaie de l'abondance marchande.

L'abondance que nous apporte le nucléaire n'est en effet rien d'autre que « *l'abondance de la dépossession* ». Lorsque Guy Debord employait cette expression il y a plus de 40 ans, ce n'était pas spécifiquement en pensant au nucléaire, mais bien plus généralement pour qualifier l'abondance qui règne dans les sociétés industrielles avancées où alors la marchandise commençait d'envahir la vie quotidienne suite aux « 30 glorieuses ». L'industrie nucléaire est simplement à l'avant-garde de ce qu'il appelait *le spectacle*, c'est-à-dire le secret, le mensonge, la propagande et plus que tout *l'inversion du réel* qui consiste à faire passer une chose pour l'exact contraire de ce qu'elle est en réalité.

Et lorsque le masque tombe, comme l'archéologue Laurent Olivier le constate amèrement :

> Il nous a été donné de voir, avant les autres, ce qui restera de notre époque lorsque son temps viendra. Appelons cela son archéologie, puisque c'est de

> cela qu'il s'agit. Nous avons vu de quoi est fait notre monde : une étendue de choses désincarnées, qui nous écrasent. On pourra fouiller dans l'immensité des décombres ; tu peux chercher déjà : il n'y a pas d'humanité dans cet amoncellement de débris déformés, rien qui soit fait de main d'homme, pas même un jouet d'enfant. Tout est en produits synthétiques, en matière digérée par les machines. C'est pourtant ce que tu cherches, toi qui creuses, ce que tu espères sauver : juste un petit reste d'humanité. […]
>
> La fin des temps arrive quand la terre devient inhabitable. Cela, nous le savons depuis toujours. Le monde devient invivable quand la mémoire des lieux cesse de se transmettre. C'est ce qui arrive aujourd'hui. Nos choses étouffent les voix du passé qui, de lieux en lieux, tissaient inlassablement le poème du monde. Sans arrêt, nos choses les coupent ; elles les mutilent sans pitié. C'est nous désormais qui les embarrassons, avec nos erreurs humaines qui déclenchent des accidents et nos comportements émotionnels qui affolent les marchés. Aussi, les choses que nous produisons sont-elles en train de nous pousser irrésistiblement au dehors de leur univers, car elles sont engagées dans une guerre d'anéantissement contre l'incertain et l'inattendu. Partout, l'ancien monde habité – le monde que peuvent habiter les humains – recule.
>
> Laurent Olivier, "Quelque chose s'est ouvert…", *Libération*, 25 avril 2011.

* * *

Mais au-delà de la nécessaire – et pas toujours comprise – remise en question du nucléaire, se profile sinon dans l'opinion en général, du moins chez certains chroniqueurs une réflexion plus large. Ainsi, quelques jours seulement après le début de Fukushima, le physicien autrichien Wolgang Kromp déclarait :

> L'heure est en tout cas venue de reconnaître nos limites, de cesser de croire que l'on peut dompter la nature grâce à la technique. Les avertissements s'accumulent […]. Un monde plus sûr ne peut être un monde qui respecte davantage la nature, et encourage la sobriété plutôt que la satisfaction d'exigences matérielles démesurées. (*Le Monde*, 15 mars 2011)

Ou encore, plus d'un mois après, le journaliste du *Monde* Stéphane Foucart, que l'on a connu moins critique :

> Ce qui se joue dans la centrale nippone n'est pas seulement un accident industriel de première grandeur. C'est, aussi, un accident de civilisation. Depuis la fin du XIX[e] siècle, l'Occident s'est affirmé comme la civilisation technoscientifique par excellence, proposant ou imposant au reste du monde un mode de développement fondé sur l'innovation technologique comme principal moteur de la croissance économique. Parce que nous l'assimilons de manière univoque au progrès humain, le progrès technique prime sur toute autre considération – politique, sociale, morale. […] Dans la centrale

japonaise, c'est la promesse de maîtrise du monde et de contrôle de la nature qui part en fumée. Le désastre de Fukushima nous donne à voir, dans le pays le plus avancé en la matière, une technologie cessant d'être l'alliée inconditionnelle et servile de son créateur pour se rendre maître d'elle-même, lui devenir hostile et s'emparer d'un territoire d'où il sera durablement banni. C'est toute la notion occidentale du progrès humain comme fonction linéaire du progrès technique que cette catastrophe nous invite à repenser. (*Le Monde*, 10-11 avril 2011)

Il eut fallu, peut-être, commencer d'abord par le *penser*, ce progrès technique, pour s'apercevoir, déjà en temps ordinaire, de son caractère extrêmement mortifère. Car la technologie a surtout été l'alliée inconditionnelle de *certains hommes* pour en dominer et aliéner certains autres. Comment, pour en arriver là, il a fallu d'abord chasser, exproprier les habitants du territoire où ils vivaient, bannir durablement toute opposition et critique, etc. pour construire de telles installations industrielles ou d'autres. Cela on a pu le voir en France ou au Japon dans les années 1970. On peut le voir aujourd'hui encore en Inde, en Chine et dans d'autres pays dit « en voie de développement ». Comment la technologie se rend maître de notre propre existence et devient hostile à tout ce qui ne passe pas par elle, cela nous pouvons le constater dans notre vie quotidienne, colonisée par la bagnole, la télé, le portable, l'ordinateur, etc.



Reconquête de la salle de contrôle d'un des réacteurs.

Mais encore faut-il vouloir le voir. Encore faut-il se souvenir « comment on faisait avant », sans toute cette quincaillerie. Il n'y a pas besoin pour cela d'être « technophobe » (comme Foucart le dit dans son article) : il suffit d'essayer de « penser ce que nous faisons » (H. Arendt), d'essayer de comprendre comment nous vivons, aux dépens de qui et de quoi.

Qu'il faille une catastrophe comme Fukushima pour que ces questions ressurgissent montre bien à quel point cette civilisation est dominée par sa technologie : comme toute domination elle ne doit pas être pensée comme telle, ni même discutée ou analysée, sans parler d'être remise en question. Elle se fait ainsi passer pour le cours "normal" des choses, qui doit, tout au plus, être de temps à autre « repensé » pour y intégrer ses « dysfonctionnements » ordinaires.

Pour autant, ce journaliste n'a pas tort, mais il ne pousse pas son analyse assez loin : on ne sortira pas du nucléaire sans sortir de la société capitaliste (excusez du gros mot) et industrielle. Sortir de la « notion occidentale du progrès », c'est d'abord dissiper la confusion entre l'avancement des sciences et techniques comme mesure de l'avancement de l'accomplissement humain. Certes, l'idée de progrès a depuis plusieurs décennies du plomb et bien d'autres métaux lourds – sans parler des transuraniens – dans l'aile. Mais l'ambition de puissance et de domination de la nature et des hommes qui la sous-tend est toujours là. Elle reste le moteur de l'économie, du développement technologique et aussi – ne l'oublions pas – de la science qui va avec.

Et surtout, se pose la question « quoi mettre à la place ? », comment organiser autrement la vie sociale ? On pourrait bien sûr parler du « projet d'émancipation sociale », né avec le mouvement ouvrier, mais qui sait encore ce qu'il représente ? Et surtout, que peut-il encore signifier aujourd'hui concrètement ?

> On voit trop l'évocation de la décroissance suffire au bonheur de ceux qui vilipendent les excès et dégradations auxquels se livre cette société ci, mais trouvent à celle-ci trop d'avantages à leur goût pour envisager sérieusement comment ils pourraient s'y opposer. [2]

Et surtout, une fois de plus, la décroissance ne se dessine qu'en négatif (se passer de ceci et de cela pour ne pas participer à la croissance) et un négatif bien mou, qui ne s'élève pas, par exemple, à une critique des faux besoins et de toute la dynamique marchande, sans même parler du rôle de l'État. Pourtant :

---

[2] Guy Bernelas, *La robe de Médée, considérations sur la décimation des abeilles*, 2006, distribution L'Ange Bleu, 7 rue de la Saulnerie, 41100 Vendôme.

> Le monde présent est plein de savoir : toutes les connaissances théoriques et pratiques existent qui permettent d'étoffer la perspective dont nous parlons. (Ibidem)

Plein de savoir, mais « *vide de compréhension* » :

> La pensée se heurte sans cesse à ce cercle vicieux où la machinerie technologique nourricière et la population vivent l'une de l'autre au point que celle-ci, maintenant handicapée, réduite physiquement et moralement par cette association et plus ou moins consciente de l'être, pourtant ne souhaite nullement la rompre.

Et bien souvent n'est plus capable d'imaginer comment elle pourrait recouvrer son *autonomie* perdue…

Et peut-être est-ce bien une pensée de l'autonomie qui fait cruellement défaut. Car en attendant, le nucléaire est en train, depuis un demi-siècle, de créer les conditions qui empêchent tout « retour en arrière », qui nous enfonce toujours plus dans l'impasse industrielle. La technologie en général, et le nucléaire en particulier – en rendant le monde étranger et hostile à notre existence par la contamination, en imposant la gestion industrielle de ses matériaux pour des siècles – est devenue une *force politique* de première grandeur que l'on a trop longtemps négligé de combattre.

Bertrand Louart

Article paru dans l'hebdomadaire de Radio Zinzine,
L'Ire des chênaies n°391 et 393 - avril 2011

Le vieux monde est à la casse…



Et l'avenir radieux prend place.

Michel Onfray,

le tronc du culte de la technoscience

Michel Onfray se présente comme le nouveau héraut de la « gauche radicale » dans les médias. Si le créateur des universités populaires est surtout connu pour son athéisme, on sait moins qu'il est pro-nucléaire et pro-transgène. Fou de vitesse, hédoniste, matérialiste, ce pape de l'athéisme se veut un « rebelle », mais, vu de près, sa philosophie a un goût de progressisme et d'étatisme trop bien connu.



Sacré « champion de la gauche de la gauche », Michel Onfray n'a pas peur de prôner un capitalisme libertaire :

> Je suis un antilibéral absolu. En revanche, moi, je ne suis pas anticapitaliste car le capitalisme c'est la possibilité de créer des richesses avec des gens qui possèdent, qui investissent… alors je ne vois pas d'alternative à ça.

Émission *Pas de quartier* sur Radio libertaire, 3 février 2004.

Le pire pour lui est d'entendre

> les vieilles scies militantes d'hier et d'avant-hier : cosmopolitisme des citoyens du monde, fraternité universelle, abolition des classes et des races, disparition du travail et du salariat, suppression du capitalisme, pulvérisation de toutes les aliénations, égalitarisme radical. (*L'Archipel des comètes*, éd. Grasset, 2001)

D'ailleurs, lorsque Sarkozy a voulu panthéoniser Albert Camus, ne conclut-il pas sa tribune *Monsieur le Président, devenez camusien !* (*Le Monde*, 24 novembre 2009) par cette phrase qui veut tout dire :

> Si vous aimez autant Camus que ça, devenez camusien. Je vous certifie, Monsieur le Président, qu'en agissant de la sorte vous vous trouveriez à

l'origine d'une authentique révolution qui nous dispenserait d'en souhaiter une autre.

Voilà donc un « libertaire », un « rebelle » qui attend du Chef de l'État la prise en main d'un changement social radical [3], car il craint plus que tout l'activité autonome des peuples…

Par amour pour les manipulations génétiques et le nucléaire, il utilise une rhétorique consistant à psychiatriser les opposants :

> Les peurs dues au transgénisme ressemblent à s'y méprendre à celles qui accompagnèrent la naissance de l'électricité ou du chemin de fer, voire de l'énergie nucléaire – qui rappelons-le, n'a jamais causé aucun mort : Hiroshima et Nagasaki, puis Tchernobyl procèdent du délire militaire américain, puis de l'impéritie industrielle et bureaucratique soviétique, en aucun cas du nucléaire civil en tant que tel. (*Féeries anatomiques*, éd. Grasset, 2003, p. 176).

Sa démonstration est celle d'un croyant qui considère les catastrophes comme des « dysfonctionnements » secondaires, ne remettant pas en cause la logique profonde du système. Les cancéreux de France, contaminés d'Ukraine, les liquidateurs de Tchernobyl – qui bien évidement pour les pronucléaires n'existent pas (on est fondé ici à parler de *négationnisme*) – et autres irradiés de Polynésie apprécieront.

Ce scientisme borné ne se montre jamais mieux sous son vrai jour – inhumain et immonde – que lorsque les événements viennent le démentir. La catastrophe nucléaire de Fukushima nous montre les contorsions et pirouettes dont est capable notre libertaire d'État et philosophe de médias dans l'article *Catastrophe de la pensée catastrophiste* [4] qu'il a commis dans *Le Point* du 22 mars 2011.

> L'un des signes du nihilisme contemporain se trouve dans le pessimisme : la quasi totalité des problèmes d'aujourd'hui sont abordés sous l'angle du pire. La logique médiatique n'est pas pour peu dans la prolifération de cette négativité : elle ne vit que de la catastrophe. Qui peut imaginer une « ouverture » du journal de 20 heures (la grand-messe cathodique qui fabrique l'opinion, comme le fit pendant plus d'un millénaire la grand-messe catholique…) avec une bonne nouvelle ?

Courageusement, notre penseur médiatique s'en prend à la main qui le nourrit. Comme on dit dans les supermarchés « il faut positiver » : à

[3] Voir aussi la chronique de Jean-Pierre Garnier intitulée *Le libertaire du président* sur <http://blog.agone.org/post/2010/01/25/Le-libertaire-du-President>

[4] Texte complet sur <http://www.lepoint.fr/chroniques/catastrophe-de-la-pensee-catastrophiste-22-03-2011-1316274_2.php>

l'heure où les réacteurs nucléaires japonais entraient en fusion, il était urgent, en effet, de parler d'autre chose. De choses positives et joyeuses qui ne viennent pas embarrasser le *credo* scientiste du philosophe Onfray, par exemple ?

> Quelle "une" de presse écrite se fait avec autre chose que le sensationnel ? Ce tropisme s'explique par le fait que les médias fonctionnent moins avec le cerveau, la raison et l'intelligence qu'avec les émotions, les tripes et le pathos. Le journaliste est l'homme des passions tristes. La catastrophe est l'aubaine médiatique par excellence.

De quoi se plaint notre penseur médiatique ? Si les médias fonctionnaient plus avec le cerveau, la raison et l'intelligence, il ne pourrait se faire passer pour un philosophe, un libertaire, ni un rebelle ! Ce qui attriste Onfray, ce n'est donc pas la catastrophe elle-même, ce qu'elle signifie pour la civilisation industrielle et pour notre existence, mais son exploitation médiatique, sa représentation dramatique. Alors que jusque-là tout allait si bien dans le petit monde de monsieur Onfray ! Le voilà bien embêté avec cette catastrophe qui l'oblige à faire un papier sur le nucléaire.

> J'écris « énergie politique », car elle fut décidée par le général de Gaulle selon des considérations politiques et nullement écologiques – un souci alors ultraminoritaire, même si, à cette époque, on pouvait lire Ellul ou Charbonneau, deux excellents philosophes injustement oubliés. Le chef de l'État, dont le credo, ici comme ailleurs, était la souveraineté de la nation, voulait que la France ne dépende de personne en matière d'énergie. A défaut de pétrole, et dans la perspective de l'épuisement des énergies fossiles comme le charbon, le nucléaire offrait en pleine guerre froide une possibilité d'indépendance nationale en matière d'énergie civile. Avec la bombe atomique, le chef de l'Etat assurait également une position de force qui dissuadait les Américains ou les Soviétiques de songer à faire de la France une colonie ou une base arrière à leurs impérialismes.

Ici, on se demande si notre penseur ne confond pas Charles de Gaulle et Valery Giscard d'Estaing. Belle inversion de la réalité historique en tout cas, qui fait débuter l'ère nucléaire en France par le civil et non le militaire. De Gaulle voulait la Bombe pour asseoir la « grandeur de la France » dans le concert des grandes puissances ; de là est sorti le Commissariat à l'Énergie Atomique (CEA), un État dans l'État, le berceau de la mafia nucléariste française. Giscard a ensuite développé le programme nucléaire civil à partir de 1974, prétextant la crise pétrolière, mais surtout pour le bénéfice de ses amis industriels, dont Schneider. Notre libertaire tente ici de faire passer la folie des grandeurs et les intérêts industriels de chefs d'État pour de la prévoyance et de la bienveillance…

> Le nucléaire civil permet le confort bourgeois auquel personne ne s'oppose, à droite comme à gauche, du moins tant qu'il s'agit de partis susceptibles de gouverner la France de façon réelle plus qu'idéologique.

Personne ne s'oppose au confort bourgeois, et surtout pas le rebelle Onfray. Quant à ceux qui s'y opposent, ils ne sont fort heureusement pas membres des partis politiques susceptibles de gouverner. Donc, ils ne sont pas sérieux. Hors de l'État et des partis de gouvernement, point de salut. Ce mépris de toute prise de position indépendante et autonome est un des *leitmotiv* de la réflexion d'Onfray.

> L'électricité nourrit les appareils domestiques qui simplifient la vie – la machine à laver au lieu du lavoir, le four au lieu de la cheminée, le radiateur au lieu du mirus, le néon au lieu de la bougie, le réfrigérateur au lieu du garde-manger... Elle alimente les instruments de communication – les batteries du téléphone portable, le secteur des ordinateurs, le transformateur des télévisions. Qui oserait aujourd'hui inviter à vivre sans électricité ?

Le nucléaire ou la bougie ! Il fallait bien un philosophe de la trempe d'Onfray pour nous rappeler cet imparable slogan qu'EdF employait dans les années 1970 !

> Le photovoltaïque, la biomasse, l'éolien, l'hydraulique fonctionnent en appoint mais ne suffisent pas à répondre à la totalité du considérable besoin d'énergie de nos civilisations.

Et comme personne de sérieux ne s'oppose au confort bourgeois, c'est donc que le nucléaire est in-dis-pen-sable, in-con-tour-nable, in-é-vi-table – mettez-vous bien cela dans le crâne, bon sang ! D'ailleurs les pays qui n'ont pas le nucléaire sont plongés dans la nuit de l'obscurantisme en étant réduits à s'éclairer à la bougie et se chauffer au feu de bois. C'est pourtant bien connu.

> Le restant du spectre politique qui n'arrive jamais au pouvoir peut se permettre de jouer la carte de l'éthique de conviction sans souci de l'éthique de responsabilité : il suffit dès lors d'arrêter tout de suite les centrales et de se mettre aux énergies renouvelables demain matin…

Ces antinucléaires, quels irresponsables avec leurs idées simplistes, tout de même ! On les laisserait faire, ils nous mèneraient tout droit à la catastrophe.

> Or il nous faut penser en dehors des émotions.

Nous dit ce penseur qui, littéralement, *panique* en cherchant comment justifier l'injustifiable.

> Le Japon et les Japonais ont fait prendre des risques considérables à l'humanité et à la planète.

Le péril jaune est de retour ! Ce sont les Japonais, tous les Japonais, qui sont irresponsables. Pas la mafia nucléariste japonaise ni les partis de gouvernement qui ont entériné le programme nucléaire japonais, non, non, non ! Les dirigeants n'y sont pour rien, c'est le peuple japonais, qui voulait le confort bourgeois, qui est responsable de ce drame. Ils n'avaient qu'à s'éclairer à la bougie et se chauffer au feu de bois, ces sales jaunes ! Quant aux antinucléaires japonais, l'État a eu bien raison de les réprimer durement, car ils sont aussi irresponsables que les antinucléaires français.

> Le nucléaire ne doit pas être remis en question dans son être mais dans son fonctionnement : il doit cesser d'être un reliquat monarchique pour devenir une affaire républicaine. La technocratie supplante souvent la démocratie. Un an avant la présidentielle, les candidats potentiels seraient bien inspirés de proposer leurs visions des choses quant à la restitution au peuple de ce qui lui appartient : la souveraineté…

Autogestion du nucléaire ! Voilà le dernier mot de la pensée de notre philosophe libertaire et rebelle : la technique est neutre ; ce sont les méchants capitalistes et les vilains technocrates qui ont dévoyé cette belle et généreuse invention qu'est le nucléaire civil. Rejoignant les positions de l'éternel nucléariste PCF, Onfray réclame donc un « service public » du nucléaire vraiment transparent et démocratique.

Il ne vient pas à l'esprit de notre penseur que la concentration, qu'implique nécessairement l'industrie nucléaire, d'une puissance économique, technique et énergétique en si peu de mains soit par essence et inévitablement antidémocratique. La démesure et l'aliénation qui est son corollaire sont des phénomènes qui ont échappé à notre BHL de la « gauche libertaire » (car il crache, bien évidemment, sur le BHL de droite), qui en réalité ne semble se soucier, dans cette affaire que du petit jeu politicien franco-français. Quelle hauteur de vues !

Notre philosophe a-t-il entendu parler du *scientisme* ? C'est faire de la science et de la technologie une religion de substitution. Et c'est bien là qu'achoppe la « pensée » de Michel Onfray – si du moins elle existe. Ce pourfendeur des religions oublie de s'en prendre à la religion – ce qu'il n'est absolument pas exagéré d'appeler le *culte officiel d'État* – qui domine les sociétés capitalistes et industrielles depuis deux siècles : *la foi dans le progrès des sciences et des techniques* qui permet de résoudre tous les problèmes de l'humanité, y compris ceux qu'elles ont elles-mêmes générés.

Et comme ce libertaire d'État n'a de cesse de nous le rappeler, l'urne dans laquelle on met son bulletin de vote, afin d'élire les représentant du club nucléariste qui constitue un véritable Parti Unique de France, est bel et bien *le tronc du culte de la technoscience !*

Un certain Bakounine – qui ignorait tout de l'énergie et de l'industrie nucléaire, mais qui savait penser un peu au-delà de son confort bourgeois – connaissait déjà les ressorts du scientisme :

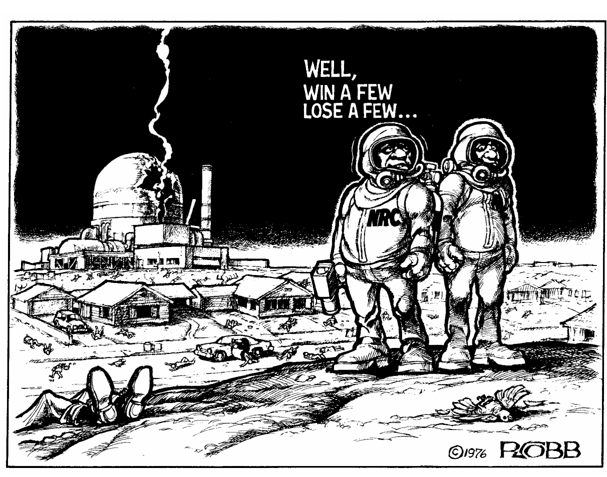
> Et toutes les fois que les hommes de la science, sortant de leur monde abstrait, se mêlent de création vivante dans le monde réel, tout ce qu'ils proposent ou créent est pauvre ou ridiculement abstrait, privé de sang et de vie, mort-né [...]. Le gouvernement de la science et des hommes de la science [...] ne peut être qu'impuissant, ridicule, inhumain, cruel, oppressif, exploiteur, malfaisant. On peut dire des hommes de la science, comme tels, ce que j'ai dit des théologiens et des métaphysiciens : ils n'ont ni sens ni cœur pour les êtres individuels et vivants. On ne peut pas même leur en faire un reproche, car c'est la conséquence naturelle de leur métier.

Michel Bakounine, *Dieu et l'État*, 1882.

Quel est donc le métier de M. Onfray ? Ce « penseur » est plutôt un poseur. Un bouffon médiatique qui s'est déjà abaissé au niveau d'un BHL et qui, n'en doutons pas, s'enfoncera plus loin encore. Car « on n'arrête pas le progrès » et « quand on a touché le fond, on peut toujours creuser ».

Bertrand Louart

Paru dans l'hebdomadaire de Radio Zinzine,
L'Ire des chênaies n°394, 18 mai 2011 et n°395, 25 mai 2011.



Eh bien, on a gagné un peu, on a perdu un peu...

Le libertaire du Président

Sur l'alternative au capitalisme selon Michel Onfray

Certains de ceux qui s'aventurent encore, par curiosité sinon par masochisme, à lire le journal de révérence qu'est Le Monde *se sont déclarés atterrés par la lettre ouverte adressée, le 25 novembre 2009, par Michel Onfray à Nicolas Sarkozy qui venait d'exprimer son désir de voir les cendres d'Albert Camus transférées au Panthéon.*

Il faut dire que notre chantre hexagonal de l'« hédonisme libertaire » n'y était pas allé de main morte. Non content de prendre au pied de la lettre et pour argent comptant la énième profession de foi démagogique du président de la République, il le mettait au défi de mettre ses actes en accord avec ses paroles en le sommant d'inscrire dorénavant son combat « dans la logique du socialisme libertaire » dont Albert Camus aurait été, si l'on en croit Onfray, l'une des figures majeures. « En agissant de la sorte », certifiait ce dernier pour clore sa supplique, Nicolas Sarkozy se trouverait « à l'origine d'une authentique révolution qui nous dispenserait d'en souhaiter une autre ».

Ne seront cependant surpris par cet étalage d'infatuation et de servilité que ceux à qui avait échappé, deux ans auparavant, le « dialogue », pourtant fortement médiatisé, opposant comme larrons en foire le philosophe et le futur président de la République dans l'un des salons confortables du ministère de l'Intérieur, où le patron des flics de France avait invité son libertaire à un petit déjeuner pour débattre, entre autres, de l'existence de Dieu et de la différence entre le Bien et le Mal [5]. À lire la présentation que fit par la suite Onfray de cette rencontre au sommet de l'ineptie et de la cuistrerie, avantageuse pour lui et reproduite par ses soins sur plusieurs sites Internet, l'incompatibilité de la vision du monde des deux zigotos serait totale. La suite devrait néanmoins permettre d'en douter.

On sait que, jour après jour, la criminalisation des formes non homologuées par l'État de résistance à l'ordre capitaliste progresse à pas de géant [6]. Elle a revêtu un aspect aussi spectaculaire que grotesque avec la rafle opérée le 11 novembre 2008 sur le plateau des Millevaches d'un prétendu groupe de terroristes virtuels qui avaient osé mener une vie non

---

[5] Entretien Onfray-Sarkozy, *Philosophie magazine*, n° 8, mars 2007.

[6] Voir l'ouvrage roboratif de Claude Guillon, *La Terrorisation démocratique*, Libertalia, 2009.

conforme à cet ordre, avec, circonstance aggravante, l'assentiment et l'appui de la population locale. Or, voilà qu'un philosophe, tendance hédonisto-égologique, très coté dans les salons libertaires et les salles de rédaction des grands médias, quand ce n'est pas dans les palais de la République, n'avait rien trouvé de mieux que de jouer les Monsieur Loyal dans ce show sécuritaire en traitant ces jeunes dissidents de « rigolos », « crétins » et « adolescents attardés » [7]. Comparons avec la réaction d'un autre philosophe, italien celui-là, qui prenait leur défense, discernant en eux de nouvelles victimes de « lois et de mesures de police qu'on aurait autrefois jugé barbares et antidémocratiques », n'ayant « rien à envier à celles qui étaient en vigueur en Italie durant le fascisme » [8].

En fait, les « rigolos », les « crétins » et autres « adolescents attardés » n'étaient pas à rechercher du côté d'un village perdu de Corrèze. Mais bien plutôt dans les salles de rédaction, les studios de radio ou sur les plateaux de télévision parisiens où le rocambolesque *storytelling* antiterroriste concocté par la DCRI (Direction centrale du renseignement intérieur) avait fait saliver les journaleux du Parti de la presse et de l'argent au point de leur faire oublier les rudiments les plus élémentaires de ce qui est supposé être leur métier. Sans doute est-ce parce qu'il est devenu un assidu de ces hauts lieux de la désinformation que le philosophe français mentionné plus haut en est venu à gober sans broncher les fariboles du premier plumitif venu. « La présentation des faits par les médias, relayant à chaud, faute de mieux [*sic*], la version policière ne semblait faire aucun doute », expliquera-t-il peu après à *Libération* en guise d'excuse [9]. Sans s'apercevoir qu'il ne faisait qu'aggraver son cas. Car, fût-il autoproclamé, comme c'est souvent le cas, un « libertaire » est tout de même censé savoir que la presse de marché n'a jamais répugné à relayer, quand elle ne les anticipe pas, les mensonges les plus éhontés des pouvoirs en place.

Il faut dire qu'à cet adepte d'une « gestion libertaire du capitalisme », selon ses propres termes, la critique radicale dont ce dernier fait l'objet est toujours demeurée totalement étrangère. La veille du raid des encagoulés sur Tarnac, il faisait encore part aux téléspectateurs d'une chaîne publique de son opinion à propos du capitalisme, réduit par lui à « un mode de production de richesses qui suppose la propriété privée. Qui peut être contre ? Comment peut-on être contre ? », feignait-il de s'interroger [10]. Que cette propriété privée soit celle des moyens de production, et que ladite richesse ne soit pas autre chose que de la plus-

---

[7] Michel Onfray, *Siné hebdo*, 19 novembre, 2008.
[8] Giorgio Agamben, *Libération*, 19 novembre 2008.
[9] Michel Onfray, « Rebonds », *Libération*, 3 décembre 2008.
[10] Michel Onfray, « Mots croisés », France 2, 10 novembre 2008.

value extorquée aux prolétaires sur la base du travail salarié, ne paraît pas effleurer la conscience de notre philosophe. Qui parle d'« exploitation » ? Pas lui, en tout cas. Et pour cause.

Le Monde libertaire vient de publier un « hors série » de fin d'année où figure, en cahier central, une série de points de vue, émanant de lecteurs de ce journal, censés répondre à la question « Quelle alternative au capitalisme et à la social-démocratie ? » [11] Interrogation qui a dû paraître bien saugrenue à notre rebelle de confort. Parmi ces points de vue, en effet, on trouve, outre le mien [12], celui de Michel Onfray. Or, cet anarchiste couronné se déchaîne, avec une fougue digne d'un BHL, d'un André Glucksman ou d'un Alexandre Adler, contre le marxisme, « qui a montré ses limites dans ses grandes largeurs » ; contre le « communisme pour demain », qui « a surtout prouvé la dictature pour aujourd'hui » ; et contre « ces prétendus révolutionnaires, animés la plupart du temps par le ressentiment doublé d'une forte passion pour la pulsion de mort ».

Onfray en profite pour nous resservir en prime sa conception d'un « socialisme libertaire » qui aurait l'« avantage de mettre le prétendu révolutionnaire au pied du mur », car non seulement un « capitalisme libertaire est possible », mais il est, pour ainsi dire, inévitable puisque, toujours selon notre fonctionnaire de l'incorrection politique, « le capitalisme est aussi vieux que le monde et durera autant que lui », donc compatible avec « une perspective de révolution concrète libertaire ».

Telle serait donc cette « authentique révolution qui nous dispenserait d'en souhaiter une autre » qu'Onfray avait donné pour mission de réaliser à Sarkozy. Dans quel sens ? Les gens intéressés pourront découvrir la réponse, aussi indigente que prétentieuse, dans le reste de l'article.

Faut-il laisser passer sans réagir une profession de mauvaise foi qui témoigne à la fois d'une ignorance crasse de ce qu'est le capitalisme (et la pensée marxienne, confondue avec l'idéologie marxiste) ? Faut-il laisser fleurir ces illusions mêlées de couardise typiques du néo-petit-bourgeois qui rêve d'en finir avec la domination sans avoir à s'affronter avec les dominants ?

Onfray libertaire ? À lire ou à entendre ses propos, ce serait plutôt Onfray-mieux-de-se-taire.

Jean-Pierre Garnier,

Article paru sur le blog des éditions Agone [13], 28 janvier 2010.

---

[11] *Le Monde libertaire*, 29 décembre 2009-22 février 2010.

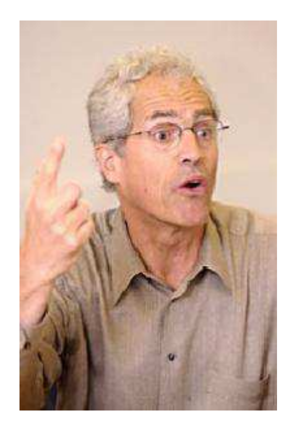
[12] Il s'agit du texte « Renouer avec un anticapitalisme assumé ».

[13] <http://blog.agone.org/post/2010/01/25/Le-libertaire-du-President>

Jean-Pierre Dupuy,

un catastrophiste bien mal éclairé

Jean-Pierre Dupuy est aujourd'hui connu comme le penseur de la catastrophe. Cela n'empêche pas celui qui prétendit être dans les années 1970 un « critique radical de la société industrielle » avec Ivan Illich, dont il contribua à faire connaître les idées en France, d'être maintenant… pronucléaire !



Dans les années 1970, Dupuy a fait connaître, traduire et publier les ouvrages d'Ivan Illich. A l'époque, il dirige la collection *Techno-critique* aux éditions du Seuil, collection qui a pour ambition « *d'esquisser des alternatives à la société industrielle* », car

> Les maux et frustrations dont souffre l'humanité ne sont pas dus simplement à des "bavures" ou à une planification défectueuse de la société, mais découlent inévitablement de caractéristiques intrinsèques du projet technique, qui amènent à prendre pour fin ce qui n'est que moyen.

Il rédige alors l'annexe au livre d'Ivan Illich, *Energie et équité*, intitulée *A la recherche du temps gagné* où il démontre très précisément, par le calcul, le caractère *contre-productif* de l'automobile :

> Le français moyen consacrait plus de quatre heures par jour à sa voiture, soit qu'il se déplaçât d'un point à un autre dans son habitacle, soit qu'il la bichonnât de ses propres mains, soit, surtout, qu'il travaillât dans les usines et les bureaux afin d'obtenir les ressources nécessaires à son acquisition, à son usage et à son entretien.

Vingt-cinq ans plus tard, il a actualisé ses calculs et constaté que la situation s'est aggravée [14].

---

[14] J.P. Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé*, éd. du Seuil, 2002, p. 36.

La critique d'Illich de la société industrielle réside dans ce constat, que l'on peut généraliser à toutes les institutions (école, hôpitaux, etc.) : les moyens techniques mis en œuvre pour produire certains biens ou services à grande échelle ont pour conséquence paradoxale de rendre plus difficile l'acquisition de ces biens et services par le commun des mortels alors même que le but de cette production était de les rendre accessibles à tous. Dans le même temps, le recours à ces biens et services produits en masse devient obligatoire du fait de la disparition des conditions qui permettaient de s'en passer. La généralisation de l'automobile ou de l'école par exemple, rend obligatoire le recours à l'automobile ou à l'école du fait de la réorganisation de l'espace social qui augmente les distances (qu'il devient difficile de parcourir à pied ou en vélo) ou de la captation par l'institution scolaire des savoirs et compétences socialement reconnues comme valables par des diplômes et certificats (au détriment de ce que l'on peut apprendre par soi-même et qui perd toute valeur sociale) [15].

C'est là une critique systémique de la marchandisation des biens et services effectuée à la fois par l'industrie et l'Etat qui dénonce la perte de l'autonomie individuelle et collective face aux professionnels, la dépossession des connaissances et savoir-faire qui permettaient autrefois aux gens de produire et d'agir de manière autonome, par eux-mêmes à travers leur vie quotidienne. L'intelligentsia de gauche, extrêmement progressiste – à l'époque comme encore aujourd'hui –, ne peut pas admettre cette critique de la société industrielle qui dénonce comme un processus d'aliénation la réussite même de la production industrielle : l'abondance des marchandises, des biens et des services n'est en réalité qu'une « abondance de la dépossession » [16].

En novembre 1974, Dupuy signe également dans la revue *Esprit* un article intitulé *Pour une critique radicale de la société industrielle* où il se fait le promoteur d'une critique « radicale, humaniste et rigoureuse » des outils, institutions et systèmes techniques :

> Il s'agit moins de convaincre quelques dirigeants éclairés que d'ébranler les fausses certitudes de la grande masse sur la rationalité du système.

1974, c'est aussi l'année du lancement du programme français de construction intensif de centrales nucléaires, lancé par le Président de la République Valéry Giscard d'Estaing.

Le temps passe (et nous passons avec lui)…

---

[15] Sur la notion de contre-productivité chez Illich, voir annexe 2.

[16] Guy Debord, *La société du spectacle*, 1967.

En 2002, Dupuy publie le livre qui l'a fait le plus connaître de nos jours, *Pour un catastrophisme éclairé, quand l'impossible est certain*. Cet ouvrage a pour point de départ une communication sur les "nouveaux risques" faite en mars 2001 devant le Commissariat général du Plan, organisée par le ministère de l'Aménagement du territoire et de l'Environnement et la direction de la prévision du ministère de l'Economie, des Finances et de l'Industrie. S'agissait-il ici « de convaincre quelques dirigeants éclairés » ? Toujours est-il que Dupuy transforme sa communication en cours pour ses étudiants de l'université de Stanford, aux Etats-Unis. S'agissait-il là « d'ébranler les fausses certitudes de la grande masse sur la rationalité du système » ? On ne sait.

Toujours est-il que là-dessus arrive le 11 septembre 2001, les attentats contre les tours du Centre du Commerce Mondial (*World Trade Center*) de New York. Dupuy, dans sa préface, commente :

> La catastrophe inouïe a surgi. Le pire est arrivé. Les catastrophes qui faisaient l'objet de ma réflexion étaient de celles qu'entraînent l'extension démesurée du pouvoir des hommes sur le monde. Celle du 11 septembre a rendu manifeste la violence extrême qu'ils peuvent exercer les uns sur les autres. [17]

Dupuy transforme sa communication et ses cours en un livre, publié aux éditions du Seuil au début de l'année 2002.

Si l'on excepte quelques considérations sur la stratégie militaire MAD [18] liée à l'existence de la Bombe atomique, il n'y est quasiment pas fait mention de l'industrie nucléaire et pas du tout des catastrophes diverses et variées qu'elle a engendrées en un demi-siècle d'existence.

~ • ~

En 2006, Dupuy publie *Retour de Tchernobyl, journal d'un homme en colère* (éd. du Seuil) suite à un « unique et rapide séjour dans la zone des trente kilomètres » (p. 15) qui entoure la centrale. Dupuy découvre donc, avec 20 ans de retard, la plus grande catastrophe industrielle de cette époque, ainsi que les mensonges des institutions internationales qui tentent d'en minimiser le bilan.

Mieux vaut tard que jamais ! Dupuy est scandalisé, outré, par les procédés des technocrates qui dissimulent la réalité à coups de

---

[17] *Pour un catastrophisme éclairé*, p. 10.

[18] *Mutual Assured Destruction* : destruction mutuelle assurée en cas de conflit avec des armes atomiques.

raisonnements fallacieux, d'études biaisées, de culpabilisation des victimes et d'intimidation des critiques. Il n'a pas peur, il est en colère :

> Le Commissariat à l'énergie atomique a confié à des sociologues la tâche d'analyser ce qui fait que les gens ont peur du nucléaire. Je crois urgent de réaliser une étude anthropologique sur ce qui fait que les technocrates n'en ont pas peur. (p. 125)

En février 2007, un entretien avec Dupuy est réalisé par des collaborateurs de la revue *Esprit*, intitulé *D'Ivan Illich aux nanotechnologies. Prévenir la catastrophe ?* Devant ce qu'il présente dramatiquement comme « la priorité absolue de la menace climatique » [19], il défend les travaux du polytechnicien Henri Prévôt :

> D'une rigueur exemplaire, ils montrent que la France peut s'engager sur un programme de division par trois des émissions de gaz à effet de serre dans les 30 ou 40 ans qui viennent, qu'elle a intérêt à le faire même si elle agit seule, et cela sans dépenses excessives ni bouleversement des modes de vie.
>
> Il est à noter que la démarche de Prévôt se veut complètement détachée de toute considération morale ou éthique. Elle n'est guidée que par la rationalité instrumentale et l'efficacité : nous voulons survivre ? Voici les moyens nécessaires. Prévôt dénonce la confusion des genres que, selon lui, pratiquent les mouvements écologistes. Ceux-ci condamneraient la manière dont nous vivons au nom d'une morale qui leur est propre, et tenteraient d'imposer ce jugement à tous leurs concitoyens en prenant prétexte de ce que ce mode de vie nous mène droit au désastre. Réfutant cette dernière affirmation, Prévôt pointe une certaine mauvaise foi écologiste. […] Ce que la dénonciation de Prévôt illustre, c'est que nous ne voulons pas de la survie à n'importe quel prix, en particulier au prix du renoncement à des valeurs fondamentales telles que l'autonomie morale. C'est donc bien qu'on ne peut séparer les dimensions techniques de la survie de la question éthique. [sic !]
>
> Le plan Prévôt rend nécessaire *un recours important au nucléaire civil*. C'est un bel exemple de conflit possible entre l'exigence de survie et l'exigence sur les valeurs. Car la manière dont la catastrophe de Tchernobyl a été gérée par la technocratie nucléaire mondiale fait largement douter que l'on puisse assurer la sûreté de cette forme d'énergie par des moyens qui soient compatibles avec les principes de base d'une société ouverte, démocratique et juste. *S'il s'avérait que l'opacité, la dissimulation et le mensonge sont les conditions nécessaires de cette sûreté*, l'équation énergétique et environnementale serait sans solution, à moins que *l'humanité use de sa liberté de choisir un autre mode d'accomplissement que le développement matériel*. (souligné par nous)

---

[19] Il va même jusqu'a évoquer le risque de « chaos climatique ». Pour une critique de ce catastrophisme, voir notre brochure *Polémiques climatiques*, 2010.

Notre docteur *es catastrophe* semble donc tout ignorer de l'histoire de l'industrie nucléaire du pays le plus nucléarisé au monde, dans lequel il vit pourtant. Combien l'opacité, la dissimulation et le mensonge ont été les conditions nécessaires pour imposer et développer cette industrie depuis 1974, Dupuy ne semble nullement s'en être avisé depuis tout ce temps. L'existence même du mouvement antinucléaire et de la critique qu'il a développée contre cette industrie démesurée et mortifère semble lui avoir totalement échappé : il lui reste donc (au moins) 33 ans de retard à rattraper cette fois !

En 2007, se poser encore la question de savoir si l'on peut vivre libre à l'ombre d'une centrale nucléaire relève-t-il d'une naïveté abyssale ou d'une « mauvaise foi » technocratique ? Celui qui prétendait, dans les années 1970, être un « critique *radical* de la société industrielle », semble ainsi avoir oublié d'analyser *la racine même* du système industriel : la production de l'énergie qui fait tourner les machines et met en mouvement les hommes et les marchandises. L'industrie nucléaire ayant l'ambition de fournir cette énergie en abondance et, sinon pour rien, du moins pour pas grand-chose [20], afin de faire tourner *ad vitam aeternam* tout le reste du système, il est un peu dommage d'être passé à côté !

On se demande aussi où est passée la critique des faux besoins engendrée par une société qui pousse à la consommation et au gaspillage effréné des ressources. Dupuy signale que Prévôt pense qu'en réalité « nous souffrons de trop de pétrole ! », et même peut-on ajouter d'une manière plus générale de trop d'énergie à trop bas prix. La question que se pose actuellement le technocrate Prévôt n'est donc pas tellement « nous voulons survivre ? », mais bien plutôt « comment faire pour qu'un tel système de production puisse continuer à tourner ? » Ce qui n'est pas tout à fait le même problème…

Et quant à se demander, quatre décennies plus tard, si peut-être, il serait temps, éventuellement, que « l'humanité use de sa liberté de choisir un autre mode d'accomplissement que le développement matériel », voilà qui est du plus haut comique, ma foi ! D'autres critiques de la société industrielle – que connaît pourtant Dupuy – n'avaient pas attendu aussi longtemps pour non pas seulement se poser la question, mais surtout pour y répondre…

Et, au fait, où est passée la « colère » de notre homme ? Il lui a donc fallu à peine un an pour qu'elle s'éteigne et disparaisse, en mettant de côté

[20] Voir notre texte "ITER ou la fabrique d'absolu", *Notes & Morceaux choisis* n°8, *Bulletin critique des sciences, des technologies et de la société industrielle*, éd. La Lenteur, 2008.

« toute considération morale ou éthique » et cela grâce à « la rationalité instrumentale et l'efficacité » de son collègue polytechnicien…

L'indignation, ça va, ça vient…

~ • ~

Survient le 11 mars 2011 ou suite, à un séisme de magnitude 9 et à un tsunami qui a ravagé la côte nord-ouest du Japon, la centrale nucléaire de Fukushima voit trois de ses réacteurs entrer en fusion. Ce ne sera que quelques mois plus tard que cet accident sera classé au même niveau que Tchernobyl. Dans *Le Monde* du 20 mars 2011, Dupuy signe une tribune intitulée *Une catastrophe monstre*. Il se garde bien de réaffirmer son attachement au nucléaire, mais en profite pour donner des leçons aux anti-nucléaires :

> On doit moins redouter les mauvaises intentions que les entreprises qui, comme l'Agence internationale pour l'énergie atomique (AIEA), se donnent pour mission d'assurer "la paix, la santé et la prospérité dans le monde entier". Les anti-nucléaires, qui se croient tenus pour mener leur combat de dépeindre leurs ennemis de la façon la plus noire, ne comprennent pas qu'ils affaiblissent ainsi leur critique. Il est beaucoup plus grave que les opérateurs des méga-machines qui nous menacent soient des gens compétents et honnêtes. Ils ne peuvent comprendre qu'on s'en prenne à eux.

Ces anti-nucléaires, quel manque de tact et de finesse, tout de même ! Cette leçon assénée au passage ressemble un peu trop au très chrétien « *pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font* ». C'est une espèce d'argument qui revient souvent chez Dupuy [21]. Le paragraphe d'avant, il écrivait :

> [les catastrophes technologiques et industrielles], les hommes en sont de toute évidence responsables mais [...] c'est parce qu'ils veulent faire le bien qu'ils produisent le mal. Ivan Illich appelait contre-productivité ce retournement tragique. Il affirmait que les plus grandes menaces viennent aujourd'hui moins des méchants que des industriels du bien.

Lorsque l'on connaît un peu le rôle de l'AIEA et d'autres institutions nucléaristes dans la négation du risque nucléaire, on a du mal à croire qu'« ils ne savent pas ce qu'ils font » : que certains bureaucrates veuillent s'aveugler sur les conséquences de leurs actes est une chose, mais tous savent au moins qu'ils servent une divinité tyrannique et cruelle, le Nucléaire, qui exigera toujours plus de victimes et de sacrifices ; et c'est

[21] Voir annexe 1.

précisément parce qu'ils savent *au moins cela* – même s'ils en ignorent les modalités précises – qu'ils sont des négationnistes du risque nucléaire.

Assurément, les nucléaristes ne veulent de "mal" à personne, ils préféreraient que leur industrie soit vraiment propre, économique et fournisse de l'énergie en abondance, comme le prétend leur propagande depuis le début. Mais ce n'est pas possible, on ne peut pas *tout avoir pour rien* en ce bas monde. C'est pourquoi ils mentent au public et se mentent à eux-mêmes ; c'est pourquoi ils sont en guerre avec la réalité et la vérité qui ne se plient pas à leur volonté de maîtrise et possession totales. Car c'est bien de cela qu'il s'agit, une ambition et une soif de toute-puissance qui reposent sur une approche et une connaissance abstraite du monde, de la nature et des hommes : en théorie, la connaissance scientifique de la nature, les lois de la physique, peuvent leur conférer cette puissance ; en pratique, ces ambitions démesurées et infantiles, cet *hybris* engendre sa *Némésis* [22], c'est-à-dire des contradictions qui pour être surmontées demandent à leur tour toujours plus de puissance, etc.

Cette dialectique très concrète, qui fait que l'action humaine rencontre des limites liées à ses propres conséquences – que toute action engendre une réaction du milieu et au-delà que toute activité étant nécessairement située, elle a des conséquences "secondaires", inattendues et imprévisibles – nos technocrates nucléaristes l'ignorent ; l'abstraction conceptuelle de l'approche scientifique – qui isole les objets de leur contexte, les sépare des relations vivantes dans lesquelles ils sont nécessairement inclus – les en protège. « Ce qui manque à ces messieurs, c'est la dialectique » disait Marx. En l'occurrence, elle ne leur manque pas : ils n'en veulent absolument pas !

Quoiqu'il en soit, en insistant sur cet argument de l'innocence et de la bienveillance supposée des responsables des catastrophes, on ne saisit donc pas très bien où Dupuy veut en venir, sinon qu'on a le vague sentiment qu'il cherche ainsi à disculper ses collègues technocrates et peut-être lui-même avec au passage. Dupuy nous met devant un troublant paradoxe. Que faudrait-il en conclure ? On ne sait. Pourtant, il évoque là un problème certes fort important, trop important même pour que l'on se permette de le soulever à moitié, sans y répondre.

---

22 *Némésis* est la déesse symbolisant la vengeance divine chez les Grecs anciens, elle punit l'*hybris*, l'ambition et l'orgueil des mortels présomptueux. A propos de l'*hybris*, le philosophe grec Héraclite déclarait : « La démesure, il faut l'éteindre plus que l'incendie » (Fragment 43) – on a vu à Tchernobyl et Fukushima les difficultés rencontrées pour refroidir les cœurs en fusion…

Dupuy nous dit que les dirigeants sont de par leur position "responsables" du système dont ils assurent le bon fonctionnement, mais ne pourraient pas être considérés comme "coupables" des maux que produit ce bon fonctionnement. Outre le fait que l'on a déjà entendu cela quelque part [23], et même un peu trop souvent [24], ce qui est exact, c'est que dans des systèmes techniques démesurés tels que ceux que nous connaissons – en gros depuis le début de l'ère nucléaire, comme de par hasard – les "responsables" ne sont que le relais des nécessités économiques et techniques de systèmes démesurés, qui dépassent toute maîtrise humaine du fait de leur complexité et de leurs ramifications. Là, le pouvoir politique s'efface de plus en plus devant celui des technocrates qui connaissent mieux que personne les exigences de la machine qu'il s'agit de faire tourner sans heurt. Quelque soit sa place dans la hiérarchie, dans ces systèmes, l'être humain est réduit à n'être plus qu'un rouage.

Devant cela, la première chose à faire – il me semble – est de ne pas se comporter soi-même comme un rouage ; par exemple en s'identifiant aux intérêts de ce système, comme le fait Dupuy. Ensuite, de ne pas reconduire les conditions qui font que des êtres humains sont obligés de se comporter en machines au service de méga-machines. Et donc, s'opposer *au nucléaire et au monde qui le produit* [25], plutôt que de s'en faire le promoteur.

A 70 ans, Dupuy craint-il encore de se retrouver au chômage ?

Car Dupuy, malgré la "catastrophe monstre" reste bel et bien nucléariste. Dans l'émission de France Culture "Répliques" animée par Alain Finkielkraut du 18 juin 2011 [26], lorsque ce dernier lui présente que « le nucléaire serait plutôt une solution parce qu'il n'émet pas de gaz à effet de serre », il déclare au passage, en évoquant le « printemps du nucléaire » qui bourgeonnait avant Fukushima :

> « Et moi, je ne suis pas un anti-nucléaire… »

---

[23] « Je suis responsable, mais pas coupable », déclaration de Georgina Dufoix, ministre de la santé, dans l'affaire du sang contaminé.

[24] « La Science est bénéfique en elle-même, c'est seulement l'utilisation qu'en font les hommes qui est parfois mauvaise », credo scientiste.

[25] Voir de l'Association Contre le Nucléaire et son Monde, *Histoire lacunaire de l'opposition à l'énergie nucléaire en France*, éd. La Lenteur, 2007.

[26] Intitulée *Faut-il être catastrophiste ?* L'autre invité était Bruno Tertrais, auteur de *L'apocalypse n'est pas pour demain. Pour en finir avec le catastrophisme* (éd. Denoël, 2011), qui nous dit en somme que « *tout va bien, tout va très bien, madame la marquise…* » (air connu). Dupuy n'a donc pas peur de se retrouver en compagnie d'un escroc et d'un confusionniste…

~ • ~

Dans son interview par la revue *Esprit* en 2007, se faire l'apôtre du nucléaire n'empêchait nullement Dupuy de déclarer ensuite :

> Anders parle d' "aveuglement face à l'apocalypse". L'une de ses dimensions principales est le "décalage" (*Diskrepanz*) entre notre capacité de produire, de fabriquer, de réaliser, de créer (*herstellen*) et notre capacité, ou plutôt notre incapacité, à nous représenter, à concevoir, à imaginer (*vorstellen*) les produits et les effets de nos fabrications. Si le savoir se réduit au savoir-faire, surenchérit Arendt, alors c'est la pensée qui est sacrifiée, et les pires horreurs deviennent possibles.

Comment qualifier ce mélange de lucidité et d'inconscience, cette volonté tenace et persistante de ne pas tenir compte de ce que l'on prétend tout de même savoir mieux que les autres ? Bref, comment Dupuy a-t-il appris à aimer le nucléaire et à ne plus s'en faire ?

Le caractère contre-productif de l'énergie nucléaire ne réside certainement pas seulement là où Dupuy veut le voir. Car qu'est-ce que l'énergie, sinon ce qui nous donne un pouvoir sur la matière, la capacité à transformer le monde ? L'énergie nucléaire concentre la puissance entre quelques mains, renforce le pouvoir de la caste des technocrates sur la société, et au-delà conforte le fait que le système industriel pourra toujours s'assurer la prépondérance dans toutes les activités par rapport aux activités autonomes des individus associés entre eux et avec la nature. C'était bien là le fond de la critique d'Illich sur la société industrielle.

> Ces miracles utilitaires, œuvres de la science, sont antidémocratiques moins par le mauvais usage que l'on peut en faire ou même par leurs résultats pratiques que par leur forme et leurs fins premières. Ceux qui se révoltaient contre le système avaient raison ; non pas de se dire que les machines réduiraient le nombre des ouvriers ; mais de se dire que les machines réduiraient le nombre des patrons. Plus de rouages veut dire moins de leviers de commande, moins de leviers de commande veut dire moins d'hommes. La machinerie de la science doit être individualiste et solitaire. Le spécialiste apparaît et, d'un seul coup, c'en est presque fait de la démocratie.
>
> G.-K. Chesterton, *Le monde comme il ne va pas*, 1924.

Cette question du pouvoir constitue l'angle mort de la critique d'Illich, qui en bon prêtre qu'il était, s'en remettait à la bienveillance de l'autorité – ce qui n'enlève rien à la pertinence de ses analyses, mais en montre les limites. C'est également l'angle mort de la critique de Dupuy, mais pour de toutes autres raisons : il est lui-même issu de cette caste des technocrates

et fait autorité en matière de critique officiel de la société industrielle [27]. Dans son livre *Retour de Tchernobyl*, il s'en explique :

> Je comprends pourquoi, même lorsqu'ils sont compétents, honnêtes et dévoués au bien commun, certains technocrates me donnent l'impression qu'ils sont des êtres humains incomplets, ennuyeux et stupides. C'est qu'ils ne connaissent pas la peur et ne le savent même pas. Ou plutôt, ils ont tellement peur de la peur, de la peur des autres et de leur propre peur, qu'ils n'ont jamais cherché à la comprendre, ni à y voir une donnée indépassable de la condition humaine.
>
> Je dois à l'honnêteté de préciser que je pense et parle ainsi contre moi-même. J'ai reçu la formation que la plupart des technocrates dont je parle, et j'ai passé ma vie à tenter de m'en déprendre. L'Ecole des Mines, le Corps des Mines, un début de carrière dans la haute fonction publique : les rails étaient tout tracés qui auraient dû me mener presque inéluctablement là où se trouvent ceux qui détiennent aujourd'hui en France le pouvoir que confère la maîtrise de la technique. Il a fallu un déraillement pour que je sorte de la voie.
>
> C'est à un corpsard des Mines que nous devons la plaisanterie suivante : la différence entre un corpsard des Mines et un TGV, c'est que le second s'arrête lorsqu'il a déraillé [...]. Je ne me suis pas arrêté dans mon dévoiement, qui m'a fait passer de la rébellion à la philosophie.

A la philosophie et aussi à quelques confortables postes, ne l'oublions pas. L'analyse des technocrates que fait Dupuy me semble assez juste, mais elle reste au niveau du simple constat, purement descriptif et ne remonte pas à la cause même, aux ressorts de ce qui les rends si présomptueux. La peur, l'inquiétude, le doute sont des sentiments inconnus aux technocrates. Pourquoi sinon parce qu'ils vivent et ne conçoivent toute chose que de manière abstraite, à partir des théories liées à leur connaissances scientifiques ?

L'engagement de Dupuy en faveur du nucléaire a-t-il d'autres causes ? Son interview de 2007 nous en donne explicitement les raisons : il a envisagé le problème d'un point de vue purement technique, évacuant comme « considérations morales ou éthiques » les aspects biologiques, sociaux et politiques indissolublement liés à cette industrie – comme à toute forme de production d'ailleurs. Pour lui, l'économie et la technique sont des sphères séparées, indépendantes des autres "problématiques" ; il n'a pas tort, c'est ainsi que le capitalisme fonctionne depuis deux siècles, en faisant en sorte que le mode de production et de distribution des biens

---

[27] Avec la publication de sa tribune dans *Le Monde*, on apprend que Dupuy, entre d'innombrables autres titres et fonctions, est aussi « président du comité d'éthique et de déontologie de la Haute Autorité de sûreté nucléaire ». On espère que depuis 2007, notre "expert" s'est un peu renseigné sur l'industrie nucléaire et son histoire…

et services relève du seul mécanisme aveugle et impersonnel du Marché autorégulateur…

Dupuy est pourtant loin d'être stupide, au contraire, c'est certainement l'intellectuel en faveur du système le plus intelligent que nous ayons actuellement. Il y a beaucoup de choses à apprendre à la lecture de ses ouvrages, dont certains nous font pénétrer au cœur de la cybernétique et de son histoire [28]. Mais la manière dont Dupuy aborde les choses est parfois très particulière : il me semble qu'il est fasciné par les *paradoxes* qu'engendre le développement technoscientifique [29] ; paradoxes qu'il voit comme d'intéressants problèmes *de logique* à résoudre… ou pas ! Les drames humains, la destruction des conditions de la vie, sont pour lui des "effets secondaires" de ces paradoxes, non des contradictions mortelles qui inciteraient à remettre en question, de manière vraiment *radicale*, le système qui les engendre.

Je persiste à penser, en effet, qu'à partir du moment où l'on imagine – et même depuis un moment constate – que des catastrophes technologiques peuvent se produire, le problème n'est pas tant de les prévenir en perfectionnant les dispositifs de prévention et de sécurité que de les empêcher en supprimant, à la racine, les causes qui les engendrent, c'est-à-dire en refusant ces technologies elles-mêmes qui ne servent à rien d'autre qu'à renforcer notre dépendance et aliénation. Il est vrai qu'avec une telle perspective, il est difficile de devenir un philosophe appointé par l'Etat.

Ironie de l'édition, l'article de Dupuy *Une catastrophe monstre*, est publié sur la même page qu'un article de Nicolas Truong intitulé *Penser la déraison du monde*, qui est un vibrant éloge de l'*Encyclopédie des Nuisances ou Dictionnaire de la déraison dans les arts, les sciences et les métiers*, et de son directeur récemment disparu, Jaime Semprun (1947-2010) :

> Adversaire de *La nucléarisation du monde* (1980), Jaime Semprun bataillait toutefois contre le prêt-à-penser écologique. Et notamment contre ce *« catastrophisme d'État »* qui envahit les discours politiques et les salles de cinéma (*Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable*,

[28] Voir J.P. Dupuy, *Aux origines des sciences cognitives*, éd. La Découverte, 1994 ; ouvrage où l'auteur ne semble pas s'être aperçu que la cybernétique était l'avant-dernier avatar du scientisme. Dupuy est le fondateur du CREA (Centre de recherche en épistémologie appliquée) qui est un repaire de cybernéticiens, comme par exemple ce Jean-Michel Besnier, promoteur du post- et transhumanisme et de « l'acceptabilité sociale » de toutes les technologies…

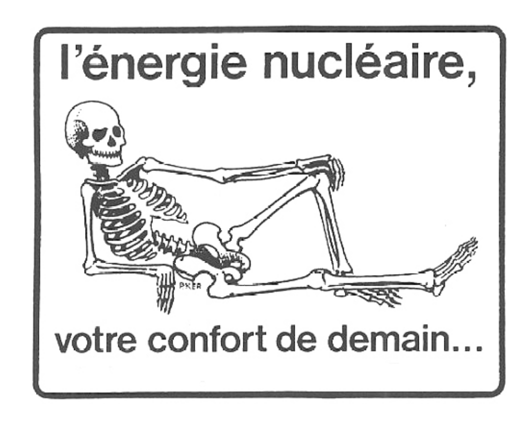
[29] Par exemple, Dupuy est fasciné par les nanotechnologies et semble croire aveuglément de nombreuses déclarations de leurs promoteurs.

avec René Riesel, 2008). Un catastrophisme qui aurait pour effet de préparer les consciences à la *« gestion citoyenne de la poubelle planétaire »* et à *« l'administration du désastre »* qui affecte aussi bien la nature que la culture.

Cet hommage, par contraste, dénonçait donc les compromissions, la lâcheté et le rôle véritable du pseudo « critique radical de la société industrielle » Dupuy. De ce point de vue, ce que ce dernier nous montre, c'est que l'on ne sort pas de polytechnique innocemment !

Bertrand Louart

Article paru dans l'hebdomadaire de Radio Zinzine,
L'ire des chênaies, en quatre épisodes, en novembre 2011.



Annexe 1 : « Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Dans son interview par la revue *Esprit* en 2007, Dupuy précisait également :

> Nous avons plus à craindre aujourd'hui les industriels du bien que les méchants. Cette thèse illichienne sur la déconnexion du mal par rapport aux intentions de ceux qui le commettent doit être rapprochée des analyses d'Anders et d'Arendt méditant sur Auschwitz et Hiroshima. Le scandale qui n'a pas fini de bouleverser les catégories qui nous servent encore à juger le monde, c'est qu'un mal immense puisse être causé par une absence de malignité ; qu'une responsabilité monstrueuse puisse aller de pair avec une absence d'intentions mauvaises.

Voilà une plaisante manière d'innocenter quelques pourritures.

Eichmann, dont Arendt a minutieusement analysé la personnalité lors de son procès (voir *Eichmann à Jérusalem*), savait fort bien ce qu'il faisait en organisant les transports de Juifs vers les camps de concentration. Qu'il

ait préféré se dissimuler à lui-même sa responsabilité en se concentrant sur le problème *technique* et *administratif* de cet acte n'enlève rien à la monstruosité et à l'horreur de cet acte dont il connaissait parfaitement la finalité.

Il en est de même des dirigeants militaires alliés et américains qui ont organisé les bombardements incendiaires des villes allemandes et japonaises durant la seconde guerre mondiale avant de lancer finalement les bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki : la volonté d'écraser, de dominer par la terreur est évidente ; elle sera encore mise en œuvre dans les guerres qui suivront (voir Roger Godement, *Science, technologie, armement*, 1997).

Howard Zinn, dans un petit ouvrage très éclairant sur ces questions (il a été lui-même pilote de bombardier durant la guerre sur le front européen ; cf. *La bombe, de l'inutilité des bombardements aériens*, éd. Lux, 2011) expose l'absurdité de ces bombardements, prétendument réalisés pour pousser les civils à se révolter contre leur gouvernement :

> Est-ce le "fanatisme technologique" ou un accès de cruauté de la part de ceux qui avaient poursuivit une "noble cause" qui a poussé l'Etat major américain à ordonner, au dernier jour de la guerre, le 14 août 1945, soit cinq jours après l'anéantissement de Nagasaki, un raid d'un millier d'avions sur plusieurs villes japonaises ? Le dernier avion n'était même pas rentré de mission que Trumann annonçait la fin de la guerre.
>
> En ce 14 août, l'écrivain japonais Oda Makoto se trouvait à Osaka, l'une des villes bombardées, alors qu'il était petit garçon. Une fois le ciel dégagé, il est allé marcher dans les rues de la ville. Au milieu des corps, il a trouvé des tracts américains, rédigés en japonais et largués avec les bombes, qui disaient : « Votre gouvernement a capitulé, la guerre est finie ».

Voilà qui n'est pas sans évoquer la définition du totalitarisme par Georges Orwell : une botte écrasant indéfiniment un visage.

Rappelons aussi que cette guerre avait débuté avec Guernica, le bombardement d'un village espagnol par l'aviation allemande qui avait alors suscité l'indignation unanime du "monde libre" et qu'elle se termine par la destruction délibérée de villes entières, à une échelle et avec des moyens incommensurables, par ce même "monde libre" quelque peu transformé entre-temps par l'expérience. Il n'y a peut-être pas là de "malignité" au sens strict, mais bel et bien des "intentions mauvaises", un mépris pour la vie et une volonté de nuire par tous les moyens possibles, et cela jusqu'au détriment des valeurs que l'on prétendait défendre.

Dupuy ne nous fera pas croire que l'on fait des guerres “propres” et “justes”, que l'on fait la guerre sans haine de l'ennemi, sans au bout d'un moment, le rabaisser et le mépriser – et sans se rendre soi-même bas et méprisable, par la même occasion, comme l'illustre la Seconde guerre mondiale ou plus récemment la guerre en Irak.

[NdA: Cette annexe n'a pas été publiée dans l'*Ire des chênaies*]

Annexe 2 : **Lettre d'un lecteur à propos d'Illich et de Dupuy.**

Jean-Pierre Dupuy est clairement un pêcheur de crédits pour des études “systémiques” [30], parfaitement dans la ligne de ceux qui décident des subventions gouvernementales aux recherches en “sciences humaines”. Je me souviens d'un colloque organisé en 2003 par Thierry Paquot et Jean Robert à la Tourette en mémoire d'Ivan Illich, une année après sa mort (à Brême, le 2 décembre 2002). A la différence des autres intervenants, il ne consacra que quelques minutes à Illich et nous gratifia, pendant deux longues heures, de l'exposé qu'il avait fait la veille sur les nanotechnologies en présence de la sous-secrétaire d'Etat à la recherche de l'époque.

Ce jour-là, beaucoup ont compris qu'il était un carriériste narcissique très intelligent: il s'agissait, comme pour le nucléaire, de présenter les nanotechnologies comme un simple moyen, que lui, le grand professeur, ausculterait pour nous dire en quoi il pourrait être dangereux; mais au fond, il ne fallait surtout pas refuser la recherche en nanotechnologies…

En fait, Dupuy a toujours été systémiste et il laisse croire qu'Illich l'a été dans les années 1970 et qu'il a ensuite changé. Je crois qu'Illich est un penseur a-systémiste, que sa pensée est radicalement étrangère à l'approche "scientifique" (comme elle l'est aussi vis-à-vis du marxisme). Mais cet a-systémisme a mis du temps à s'exprimer. En effet, les premiers écrits des années 1971 à 1975 (jusqu'à *Némésis médicale*) – qu'il a qualifiés lui-même du titre peu glorieux de pamphlets – sont peu radicaux. Par exemple, il dit, après les avoir critiquées, que les institutions de l'école, de la santé, des transports, etc., sont des "outils", comme peuvent l'être une bicyclette ou un marteau, et qu'ils peuvent évoluer vers la convivialité! Grande naïveté, évidemment, puisqu'il s'agit en fait de systèmes!

---

[30] Etudes dans l'esprit de la “théorie des systèmes”, avatar de la cybernétique, qui considère le monde comme une immense accumulation de “systèmes”, c'est-à-dire de machines. [NdE]

C'est à cette époque qu'Illich développe avec Dupuy et les nombreux chercheurs – comme ceux venant de France Domenach, Gorz – qui participent aux séminaires du CIDOC de Cuernavaca [31], le concept de contre-productivité dans ses dimensions techniques, sociale et symbolique. Bien vite, dès les ouvrages comme *Le chômage créateur* (1977), les deux premières dimensions sont abandonnées par Illich qui approfondit la troisième: la dimension symbolique exprime le fait que nous ne pouvons même plus imaginer que nous pourrions réaliser par nous-mêmes ce qui nous est nécessaire et qu'il nous faut passer par des institutions pour subvenir à nos besoins.

Corrélativement, Illich met en avant (et même réhabilite) ce qu'il appelle les valeurs vernaculaires dans ses livres ultérieurs, notamment *Le travail fantôme* (1981), *Le genre vernaculaire* (1983) et *Dans le miroir du passé, conférences et discours, 1978-1990* (1994). La distinction qu'il fait entre "activités vernaculaires" et "travail" (y compris "travail fantôme") [32] est un bon guide – selon moi – pour analyser les méfaits de la croissance et du développement. Evidemment, dans ces ouvrages, Illich a depuis longtemps dit adieu à la contre-productivité.

Il faut dire qu'après la fermeture du CIDOC en 1976, Illich se remet à ses recherches en histoire médiévale (il a fait sa thèse à Salzbourg en 1951, sur Toynbee) et s'associe à deux chercheurs dont la collaboration va être déterminante. D'une part, Barbara Duden qui étudie l'histoire du corps et d'autre part, Carl Mitcham un philosophe de la technique qui enseigne à la Pennsylvania State University.

Barbara Duden fut la première à critiquer le concept de contre-productivité :

> Ce qui me dérange personnellement encore dans ce livre [*Némésis médicale*] est précisément qu'Ivan Illich l'ait présenté comme une thèse économique qu'il aurait tout aussi bien pu illustrer avec des exemples de la distribution du courrier ou de la circulation des nouvelles. Depuis le début, cette mise sur le même plan de la "poste" et de la "médecine" me parut douteuse. Et plus j'y réfléchissais, plus me paraissait boiteuse la comparaison

---

[31] CIDOC: Centro Intercultural de Documentación créé par Illich en 1966. [NdE]

[32] Les "activités vernaculaires" sont celles que l'on effectue dans le cadre des relations de réciprocité dans une communauté. Le "travail" est une activité rémunérée, qui s'inscrit dans le cadre des institutions (Marché, entreprises, etc.). Le "travail fantôme" est l'activité – non rémunérée et dont l'existence n'est pas reconnue comme du "travail" à part entière – qui rend possible le travail salarié: par exemple, se rendre sur les lieux de son travail, faire les courses, préparer les repas, faire le ménage et la vaisselle pour le conjoint qui est au travail, etc. [NdE]

entre les embarras toujours plus fréquents dans le transport des lettres et des colis et le traitement iatrogène [33] des personnes. […]

[Illich] se rendit compte que, pour approfondir la critique des institutions modernes, il était nécessaire de passer par une critique de la logique algorithmique transmise par la participation rituelle aux institutions. Il comprit alors que la médecine, au-delà de son instrumentalité spécifique, en synergie avec d'autres agences de services fonctionnant de manière analogue, tend à transformer la pensée, les représentations, les perceptions et surtout la perception de soi-même, en fonctions soumises à des commandes. […]

Le contact avec les professionnels d'antan ne laissait pas seulement son empreinte sur les sens, mais aussi, plus fondamentalement sur la forme du rapport à soi-même. Aujourd'hui, le "sujet" est toujours plus fréquemment invité à s'adapter systémiquement lui-même dans ses orientations les plus intimes. La liberté, le choix, les possibilités, le rapport à l'avenir de chaque individu sont redéfinis de telle manière qu'ils correspondent aux options offertes par le système.

B. Duden, "Illich, seconde période", revue *Esprit*, août-septembre 2010, pp. 152-153.

On est évidemment ici bien loin de Dupuy, qui prit une voie toute différente de celle d'Illich – d'ailleurs, *Némésis médicale* est le dernier livre que Dupuy éditera dans la collection *Techno-critique* qu'il dirigeait aux éditions du Seuil.

Jean Michel Corajoud

Rédacteur du bulletin *La convivialité, cercle des lecteurs d'Ivan Illich*,
1731 route d'Agy, 74300 Saint-Sigismond, France
ou
Avenue William Fraisse 14, 1006 Lausanne, Suisse.

Lettre parue dans l'hebdomadaire de Radio Zinzine,
L'ire des chênaies n°420 du 14 décembre 2011.

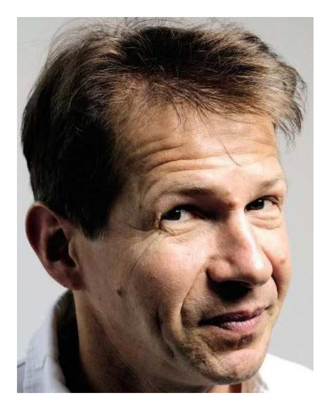
[33] Iatrogénèse: Une maladie, un état, un effet secondaire, etc. sont iatrogènes lorsqu'ils sont occasionnés par le traitement médical. En grec, le mot signifie littéralement "provoqué par le médecin" (*iatros* : médecin ; *génès* : qui est engendré), ou par d'autres professionnels de la santé, par exemple par un pharmacien. [NdE]

Jean-Marc Jancovici,

l'écolocrate nucléariste

Jean-Marc Jancovici est le modèle de l'écolocrate prêt à tout pour « sauver la planète », c'est-à-dire pour repeindre en vert (virant sur le kaki) les entreprises, l'industrie, le marché… sans oublier, bien sûr, le nucléaire.

Jean-Marc Jancovici (né en 1962) est sorti de Polytechnique et de l'Ecole Normale Supérieure (ENS) Télécom de Paris. Il s'est fait connaître au cours des années 2000 par ses ouvrages à destination du grand public sur les problèmes de l'énergie et du changement climatique [34]. A ce titre, il est devenu membre du "comité de veille écologique" de la fondation Nicolas Hulot et il a participé à l'élaboration du "Pacte écologique" signé par les candidats à la présidence de la république en 2007.



Un journaliste de *Libération* nous présente ses idées à partir de son dernier ouvrage intitulé *Changer le monde, tout un programme !* [35] :

> Vous n'avez pas tout à fait en tête le tableau ? Jancovici se fait un plaisir de vous le rappeler : nos modes de production et de consommation vont inévitablement provoquer l'effondrement de notre système shooté au toujours-plus-d'énergie-pour-tous. Une longue période décroissance et de chaos s'ensuivra dans un monde fragmenté et conflictuel. Diable! L'auteur traîne pourtant derrière lui une solide réputation de sérieux, à cent lieues des talibans verts ou des millénaristes. [36]

Pour un journaliste hyper-progressiste, comprendre que l'on ne peut avoir une croissance économique infinie dans un monde aux ressources limitées, c'est forcément la preuve que l'on est un illuminé, un fanatique,

---

[34] Voir son site internet <www.manicore.com>.
[35] éd. Fayard, 2011.
[36] Vincent Giret dans *Libération* du 30 avril 2011.

etc. Il lui faut donc l'autorisation d'un expert patenté pour commencer à prendre au sérieux ce simple constat.

> Son livre, plutôt que d'agiter les grandes peurs, constitue d'abord une tentative de baliser le chemin d'un sursaut radical. [...] Le "plan" Jancovici propose ni plus ni moins "d'organiser tout notre avenir économique et industriel, donc social et politique, autour de la décarbonisation de nos activités".

On voit que dans le monde de Jancovici l'économie, l'industrie et aussi l'Etat continuent de dominer la société, que les nécessités techniques de la gestion et de la production déterminent la politique. Jancovici est donc bien ce que l'on peut appeler un *écolocrate*, un technocrate qui a intégré l'écologie dans ses calculs. Il ne veut donc pas « changer le monde », mais seulement le gérer autrement. On va voir comment, avec quelle sorte de "sérieux"...

Ardent promoteur du nucléaire, quelques jours à peine après la déclenchement de la catastrophe de Fukushima, le 15 mars 2011, il se fend d'un "Message à la Presse" pour faire savoir qu'en somme tout va bien, que ce n'est pas si grave, et que quand bien même, cet accident industriel majeur est de toute façon moins pire que le tremblement de terre et le tsunami en termes de nombre de morts. Ses premiers commentaires concernent donc non pas les victimes de l'accident nucléaire, puisque selon lui elles n'ont pas droit à l'existence, mais bien évidemment les anti-nucléaires :

> Une remarque sur les sources : que les antinucléaires aient, comme d'habitude, un avis définitif sur la base d'informations partielles et sans aucun recul est leur droit. Mais ils n'ont aucune raison d'avoir des informations primaires meilleures que celles des experts, au contraire : vous voyez un opérateur de centrales nucléaires japonais ou l'autorité de sûreté japonaise privilégier les antinucléaires français dans ses explications techniques :-) ?

Jancovici, quant à lui, n'a pas d'avis définitif sur le nucléaire : il est et reste résolument pour, quoi qu'il advienne. A peine 4 jours après le début de la catastrophe, il a déjà bien assez de recul. Il a des informations complètes sur le sujet et rien ne viendra entamer son parti pris fondé sur les seules sources qu'il veut entendre : les sources officielles. Ses sources sont en effet les Etats, les entreprises et les institutions internationales telles que l'AIEA qui tous font la promotion et participent au développement de l'industrie nucléaire.

Il est évident pour Jancovici que les responsables et les experts issus de ces institutions ne se laissent jamais arrêter par ce léger conflit d'intérêts qui consiste d'un côté à promouvoir une industrie et de l'autre côté d'en

évaluer les dégâts et la nocivité. Les dirigeants, les experts sont des gens par nature impartiaux, objectifs, désintéressés et responsables et donc jamais, au grand jamais, ils ne pourraient s'aventurer à nous cacher la vérité et plus encore à mentir pour défendre les intérêts de leurs employeurs… Et puis de toute façon en matière de nucléaire, non seulement l'expertise indépendante n'existe pas, mais de plus elle n'a aucune valeur puisqu'elle n'a pas accès aux données officielles…

Jancovici peut donc tranquillement conclure :

> Parler de "troisième catastrophe possible" après le tremblement de terre et le tsunami est donc comparer des choux et des carottes. […] Au risque d'en choquer certains, je ne vois pas en quoi il serait plus abominable de mourir irradié que noyé si un tsunami jette à bas logements et infrastructures, et endommage des centrales nucléaires. En conclusion provisoire, oui c'est un accident industriel majeur, mais non ce n'est pas susceptible de changer significativement le bilan du tsunami.

Tant que notre expert n'a pas sous les yeux des monceaux de cadavres, il ne trouve aucune raison de s'inquiéter. C'est manifestement là la *seule* pierre de touche qu'il veut admettre pour évaluer la nocivité du nucléaire : il n'a de cesse de marteler que le nucléaire fait bien moins de morts par an que les mines de charbon (curieusement, il ne nous dit rien des mines d'uranium), que la bagnole, que le tabac, que tout ce que vous voulez et que n'importe quoi pris ensemble ou séparément…

C'est bien la preuve irréfutable que le nucléaire est formidable, non ? On se demande même pourquoi, en fin de compte, on prend tant de précautions pour contenir la radioactivité. Cela ne peut qu'inquiéter inutilement les populations ignorantes…

~ • ~

Jean-Marc Jancovici lutte courageusement
contre le changement climatique
et la dégradation de la biodiversité
avec l'aide généreuse de l'industrie nucléaire…

Il est vrai qu'en s'en tenant aux chiffres officiels, le nucléaire fait finalement peu de morts. Concernant Tchernobyl, Jancovici à gobé et nous recrache sans cesse le bilan établi par l'OMS sous la houlette de l'AIEA qui en bons négationnistes associés négligent l'intervention des quelque 800.000 liquidateurs envoyés pour déblayer le réacteur explosé et que les autorités se sont empressées de renvoyer ensuite chez eux sans suivi

d'aucune sorte et des 9 millions de personnes qui vivent dans les zones contaminées et ingèrent quotidiennement les radioéléments sans aucun suivi médical, etc.

AIEA est une organisation internationale créée en 1957 pour « favoriser et encourager l'utilisation civile de l'énergie atomique dans le monde ». La tutelle qu'elle exerce sur l'OMS concernant tout ce qui touche à l'industrie nucléaire a été officialisée par l'« Accord entre l'Agence Internationale de l'Énergie Atomique et l'Organisation Mondiale de la Santé » entré en vigueur le 28 mai 1959 [37]. Tout cela est bien connu, et pas seulement des quelques anti-nucléaires qui font le piquet devant le siège de l'OMS à Vienne. Mais notre expert donne toute sa confiance aux autorités, quoi qu'il advienne.



Comme il ne veut rien voir à Tchernobyl, il ne verra rien non plus à Fukushima. Dans une interview à *Enerpresse* du 20 février 2012, au journaliste qui lui demande « L'accident de Fukushima ne vous a pas fait changer d'avis sur le nucléaire ? », Jancovici répond avec un enthousiasme non dissimulé :

> Non. Même si tous les 20 ans se produit un accident similaire, le nucléaire évitera toujours plus de risques qu'il n'en crée. Il n'y a plus de raison sanitaire, aujourd'hui, d'empêcher le retour des populations évacuées à Fukushima, qui, au final, n'aura fait aucun mort par irradiation. De son côté, le million d'évacués pour le barrage des Trois Gorges [en Chine], parfaitement "renouvelable", est assuré de ne jamais retrouver son "chez lui" ! En France – car c'est loin d'être pareil partout – Fukushima aura surtout été un problème médiatique majeur, avant d'être un désastre sanitaire ou environnemental majeur. Cet embrasement médiatique n'est pas du tout en rapport avec l'importance de cette nuisance dans l'ensemble des problèmes connus dans ce vaste monde.

---

37 Texte intégral en français disponible sur <fr.wikisource.org/wiki/Accord_entre_l'Agence_Internationale_de_l'Énergie_Atomique_et_l'Organisation_Mondiale_de_la_Santé>

> Du point de vue des écosystèmes, et ce n'est pas du tout de l'ironie, un accident de centrale est une excellente nouvelle, car cela crée instantanément une réserve naturelle parfaite! La vie sauvage ne s'est jamais aussi bien portée dans les environs de Tchernobyl que depuis que les hommes ont été évacués (la colonisation soviétique, à l'inverse, a été une vraie catastrophe pour la flore et la faune). Le niveau de radioactivité est désormais sans effet sur les écosystèmes environnants, et le fait d'avoir évacué le prédateur en chef sur cette terre (nous) a permis le retour des castors, loups, faucons, etc. On a même profité de cette création inattendue de réserve naturelle pour réintroduire des bisons et des chevaux de Przewalski, qui vont très bien merci. La hantise de la radioactivité vient de la crainte que nous avons tous quand nous ne comprenons pas ce qui se passe. Mais ce que nous ne comprenons pas n'est pas nécessairement dangereux pour autant.

Morris Rosen, directeur de la sûreté nucléaire de l'AIEA avait déclaré en août 1986, quelques mois après Tchernobyl :

> Même s'il y avait un accident de ce type tous les ans, je considérerais le nucléaire comme une énergie intéressante.

On voit donc que les nucléocrates ont fait des progrès en 26 ans : combien encore d'accident de ce type pour qu'ils comprennent enfin les risques du nucléaire ?

L'argument du barrage de Trois Gorges est de ceux qu'affectionne Jancovici. Sur une page de son site [38] on peut lire à sa suite :

> Rappelons qu'il existe actuellement plus de 30 000 barrages en service dans le monde dont la hauteur de chute est de supérieure à 15 mètres, contre 440 réacteurs nucléaires, et que ces derniers produisent à peu près la même quantité d'électricité que les premiers. Alors, où est la vérité ?

Demande pour finir ce confusionniste. La vérité est qu'il suffit d'ouvrir une vanne pour vider un barrage et rendre en quelques années les terres à d'autres usages. A Tchernobyl, à Fukushima et ailleurs, aucune vanne n'évacuera la radioactivité ; il faudra attendre plusieurs centaines d'années pour qu'elle disparaisse et que la zone devienne de nouveau habitable. On a peine à croire qu'un Polytechnicien puisse ignorer des faits aussi élémentaires…

Quant à la bonne santé de la vie sauvage autour de Tchernobyl :

> Depuis 20 ans, Anders Pape Moller, de l'Université Pierre et Marie Curie de Paris, évalue les effets de la contamination radioactive sur la faune des alentours de la centrale ukrainienne. Et d'après le biologiste danois, pas plus

---

[38] Page "A propos de quelques objections fréquentes sur le nucléaire civil", sur <www.manicore.com>.

> que pour les humains, les rayons bêta et gamma ne sont bons pour les animaux. Ces dernières années, cet ornithologue patenté a publié de nombreux articles sur le déclin des populations d'oiseaux dans la région de Tchernobyl : « Nous avons réalisé de nombreuses campagnes de comptage dans et hors des zones contaminées. Et, à l'intérieur de la zone d'exclusion, les populations d'oiseaux sont, en général, inférieures de moitié à celles que l'on trouve à l'extérieur ».
>
> Jusqu'à présent, ses travaux n'ont porté que sur nos amis à plumes. Avec son habituel compère Timothy Mousseau, de l'université de Caroline du Sud, Anders Pape Moller a voulu en savoir plus. […] Trois années durant, les chercheurs vont observer et baguer des oiseaux, compter bourdons, sauterelles et libellules, traquer les traces des renards. […] « Tous ces animaux sont touchés par les doses de radiations et cela se voit nettement. Dans la zone d'exclusion leurs populations, tant en nombre qu'en diversité, sont moindres qu'à l'extérieur des zones contaminées. Pour certaines espèces d'insectes, la population est 89% moins importante autour de Tchernobyl que dans le reste de l'Ukraine. » [39]

Jancovici voit pourtant dans l'accident nucléaire l'occasion de créer « une réserve naturelle parfaite ». Soumettons donc un petit problème d'arithmétique à notre technocrate : combien faudra-t-il encore d'accidents nucléaires majeurs pour transformer la planète entière en « une réserve naturelle parfaite » enfin débarrassée du « prédateur en chef sur cette terre » ? Pour « sauver la planète », il faudrait se jeter à corps perdu dans la gueule du Moloch nucléaire ? Lorsque se rejoignent dans un même mépris pour l'humanité, la technocratie et la *deep ecology*…

Assurément, face à cette perspective exaltante d'avenir écologique radieux et à « l'ensemble des problèmes connus dans ce vaste monde », la nuisance que constituent les rejets radioactifs ne mérite pas cet « embrasement médiatique » dans le pays qui compte le plus de réacteurs nucléaires par habitant au monde.

~ • ~

Jean-Marc Jancovici a appris aimer la radioactivité
et à ne plus s'en inquiéter…

Jancovici déplore la « hantise de la radioactivité ». Mais ses propos sont contradictoires. Car s'il semble bien admettre que la radioactivité puisse être dangereuse dans certaines circonstances (qu'il ne précise jamais), il

[39] Extraits d'un article du *Journal de l'Environnement* <www.journaldelenvironnement.net/article/tchernobyl-destructeur-de-biodiversite>.

tend en permanence à en minimiser les effets, en réduisant sa dangerosité au seul nombre de morts qu'elle pourrait générer.

C'est le *leitmotiv* qu'il martèle encore dans une tribune intitulée *La main invisible de la radioactivité* parue dans le journal *Le Figaro* du 3 avril 2011 :

> Prenez un phénomène invisible, et donc nécessairement mystérieux : la radioactivité. Dotez-le d'une unité de mesure dont personne ne connaît la définition : le becquerel, et d'une unité de « dommage aux êtres vivants », encore moins accessible au commun des lecteurs de journal : le sievert. Annoncez alors que vous avez détecté des becquerels ici, ou que telle population a pris tant de microsieverts là. Résultat assuré : quelle que soit la valeur mesurée, une large partie de vos interlocuteurs va penser qu'il y a du danger. […] Et de fait, la radioactivité est une nuisance parfaitement négligeable dans tous les processus qui font mourir prématurément nos semblables, et cela resterait vrai si la production nucléaire devait être multipliée par 10 sur terre.

La radioactivité ne produit pas de monceaux de cadavres bien visibles, donc elle n'est pas si dangereuse. Et de nous ressortir l'habituel amalgame entre les risques qui nous sont imposés par l'Etat, l'industrie et leurs technocrates et ceux qui relèvent de la responsabilité individuelle.

Il continue donc dans la même veine :

> Personne ne risque rien à subir des expositions à la radioactivité qui restent sous 100 millisieverts par an […]. [Il est donc] peu probable que Fukushima change significativement le bilan humain – bien assez lourd comme cela – du tsunami, même si la situation empire encore sur le site. En quoi cela serait-il indécent d'en prendre acte ?

Pour mémoire, la dose maximale des travailleurs du nucléaire en France est actuellement de 20 millisieverts par an. Au Japon, autour de Fukushima, la dose maximale admissible pour les populations vivant encore alentour est passée de 1 à 20 millisieverts et pour les liquidateurs de 20 à 250 millisieverts.

Jancovici est prêt à multiplier les doses de radiations pour tout le monde. Cet écolocrate est donc en avance sur son temps : encore quelques accidents nucléaires majeurs, et il n'y a pas de doute que l'on y viendra, puisqu'à défaut de pouvoir contenir la radioactivité, il ne reste aux “responsables” qu'à abaisser les normes pour entériner l'évolution que la catastrophe leur impose.

Ce qui est indécent, c'est de se faire le promoteur de la mort à petit feu pour d'autres qui sont loin, lorsque l'on est soi-même bien à l'abri dans sa petite boîte de *consulting en greenwashing* et dans le petit cercle de son *think tank de spéculateurs climatiques*. Car Jancovici n'ira bien sûr jamais faire l'intérimaire du nucléaire, n'ira jamais habiter près d'une centrale en fusion : sa vie à lui est trop précieuse ; il travaille à rien de moins que « sauver la planète »…



Celui qui arrive à se faire passer pour un "écologiste" auprès des journalistes complaisants tient à s'en démarquer particulièrement sur la question du nucléaire. Dans *L'Expansion* du 29 juin 2011, il déclare :

> Le nucléaire est l'un des domaines où les militants environnementaux et les scientifiques sont souvent en porte-à-faux. […] La littérature scientifique et médicale a beau avoir produit moult travaux sur les risques liés aux radiations, les militants environnementaux ignorent cette production. Je me demande si le caractère invisible mais détectable des radiations ne rend pas le débat assez irrationnel.

Notre "scientifique", on l'a vu, préfère quant à lui ignorer le conflit d'intérêt qui domine l'AIEA et les moyens de pression dont cette organisation internationale dispose sur l'OMS et à travers elle sur une grande partie de la production scientifique dans ce domaine [40].

La rationalité selon Jancovici semble donc reposer essentiellement sur *le sens de la vue*. En effet, il ne semble vouloir croire que ce qu'il voit : la radioactivité ne se voit pas, donc en avoir peur est irrationnel ; les monceaux de cadavres produits par la radioactivité ne se voient pas, donc elle n'est pas dangereuse ; etc.

Je n'ai trouvé qu'une seule citation qui peut laisser penser que Jancovici sait que la radioactivité est tout de même dangereuse pour nous :

---

[40] En 1995, par exemple, les actes d'un colloque organisé par l'OMS réunissant plus de 700 médecins étudiant les effets de la catastrophe de Tchernobyl, ont tout simplement été censurés. Voir Alison Katz, « Les dossiers enterrés de Tchernobyl », *Le monde diplomatique*, mars 2008.

> L'homme étant l'une des plus évoluées des espèces, elle est de ce fait l'une des plus sensibles aux rayonnements ionisants. [41]

Mais il s'en sert uniquement pour réaffirmer que les accidents nucléaires majeurs créent des « réserves naturelles » du fait de l'évacuation des populations.

Jancovici passe ainsi tranquillement à côté du fait fondamental concernant la radioactivité : de nombreux biologistes s'accordent en effet à dire que les formes de vie les plus évoluées, à l'organisation plus délicate, n'ont pu apparaître sur Terre qu'à mesure que la radioactivité naturelle des roches ayant formé notre planète décroissait. La nocivité des radioéléments disséminés semble donc être une évidence à partir du moment où l'on élargit l'horizon de sa réflexion à la dimension géologique du phénomène de la radioactivité et qu'on le replace dans le contexte de l'ensemble du vivant et de son histoire, qui contient également la nôtre.

Or, depuis un demi-siècle que cette industrie existe, le « bruit de fond radioactif » s'accroît, au contraire, régulièrement : Fukushima, par exemple, vient de le tripler dans les océans en quelques mois par ses rejets dans l'océan Pacifique [42].

L'inévitable dissémination des radioéléments qu'impliquent les activités nucléaires entraîne donc une *régression* des conditions biologiques propres à l'épanouissement de la vie sur Terre et particulièrement de celle des mammifères que nous sommes. Ce n'est donc pas à la bougie, au Moyen-Âge ni même à l'âge des cavernes que nous ramène le nucléaire, mais bien plus loin en arrière dans l'histoire et l'évolution du vivant : du temps où la Terre n'était peuplée que de bactéries…

Même un militaire américain est capable de comprendre cela :

> En 1982, lors d'une audition devant un comité du Congrès américain, l'amiral Hyman Rickover, artisan dans les années 1950 du prototype du réacteur *Mark I* – qui sera largement diffusé à travers le monde, notamment au Japon –, ingénieur en chef du *Nautilus* (le premier sous-marin américain à propulsion nucléaire) et de la première centrale nucléaire américaine de Shippingport (Pennsylvanie), promoteur acharné de la prolifération de l'énergie nucléaire "civile", icône du complexe militaro-industriel américain,

---

[41] Page "A propos de quelques objections fréquentes sur le nucléaire civil", sur <www.manicore.com>.

[42] Voir Yves Miserey, "Fukushima : les rejets en mer dilués par les courants", *Le Figaro* du 3 avril 2012 : « Fukushima a triplé le bruit de fond à l'échelle de tout l'océan Pacifique » déclare Pascal Bailly du Bois, chercheur de l'Institut de radioprotection et de sûreté nucléaire (IRSN).

dira, en réponse à une question sur le bien-fondé du développement du nucléaire :

« Il y a deux milliards d'années, la vie n'existait pas sur la Terre à cause des radiations. Avec la puissance nucléaire, nous créons quelque chose que la nature a essayé de détruire pour rendre la vie possible… Chaque fois que vous générez de la radioactivité, vous produisez quelque chose qui continue d'agir, dans certains cas pendant des millions d'années. Je crois que l'espèce humaine va provoquer son propre naufrage, et il est essentiel que nous ayons le contrôle de cette force horrible et que nous essayions de l'éliminer… Je ne crois pas que la puissance nucléaire vaille la peine si elle génère du rayonnement. Alors vous allez me demander pourquoi j'ai développé des navires à propulsion nucléaire. C'est un mal nécessaire. S'il ne tenait qu'à moi, je les coulerais tous… Ai-je répondu à votre question ? » [43]

Jancovici n'a même pas cette lucidité et ce cynisme, car il est tellement le nez dans le guidon, pris par l'urgence absolue de « sauver la planète », qu'il ne peut comprendre que la radioactivité distille une mort lente, qu'il ne peut se représenter que l'industrie nucléaire hypothèque l'avenir comme aucune autre activité humaine n'a prétendu le faire jusqu'ici.

C'est là que l'on voit que Jancovici est un *vrai* expert : il connaît à fond ce qu'il veut bien savoir et le reste, il l'ignore tout aussi complètement, et particulièrement lorsque cela vient contredire les choix qu'il a déjà fait à la place de ceux qui vont en subir les conséquences.

On lit ainsi, dans son ouvrage *Le changement climatique expliqué à ma fille* :

Si le seul problème que je te lègue, ma fille, c'est de gérer mes déchets nucléaires, je t'assure que je suis un père heureux ! [44]

Déclaration qui rappelle celle de Marcel Boiteux, un des pères du programme électronucléaire français, dirigeant d'EdF dans les années 1970, qui en 1979 répondait ainsi à une question sur les déchets nucléaires :

N'est-il pas une évidente et dangereuse illusion que de vouloir extirper de notre héritage toutes difficultés, toutes responsabilités, que de vouloir transmettre à nos descendants un monde sans problème ?

Les mêmes causes engendrant les mêmes effets, 30 ans plus tard, la même inconscience et le même mépris pour la vie et l'avenir engendrent la même *logique de la déraison*. Car il n'y a vraiment que des nucléaristes

---

[43] Nadine et Thierry Ribault, *Les sanctuaires de l'abîme, chronique du désastre de Fukushima*, éd. de l'Encyclopédie des Nuisances, 2012, p. 65.
[44] éd. du Seuil, 2009, p. 57.

pour croire que les déchets nucléaires seront le *seul* problème qu'ils légueront à l'humanité future ; ce sera bien évidemment un problème *supplémentaire*, et non des moindres…

~ • ~

Jean-Marc Jancovici met le vieux monde à la casse
pour y mettre à la place un avenir radieux…



Pour Jancovici, la priorité absolue, qui justifie à ses yeux de minimiser systématiquement les dangers du nucléaire, est la « menace climatique ». On peut lire dans *L'Expansion* du 29 juin 2011 :

> Je reste persuadé qu'une augmentation de la température moyenne de quelques degrés sur un siècle aura des conséquences infiniment plus graves que la destruction d'une centrale nucléaire de temps en temps. Le nucléaire crée moins de risques qu'il n'en évite : moins on recourra au nucléaire civil, plus on sera menacé par des chaos économiques et sociaux, des guerres, des dictatures, et même… une guerre nucléaire ! Le nucléaire civil peut concourir au maintien de la paix dans le monde.

« L'atome pour la paix » ! Voilà qu'il nous ressert maintenant les idées du président américain Eisenhower qui, en pleine guerre froide, proposa dans un discours prononcé à l'assemblée générale de l'ONU en décembre 1953, d'utiliser le savoir-faire acquis pour les armes atomiques afin promouvoir le développement du nucléaire à des fins civiles. Cela devait aboutir à la création de l'AIEA en 1957. Et cela n'empêcha pas la course aux armements, bien au contraire.

Au vu, un demi-siècle après, des tensions internationales que continue de susciter l'industrie nucléaire "civile" comme "militaire" – car les deux sont évidemment indissociables – cette paix par l'atome risque fort de ressembler à la paix des cimetières…

En attendant que cet avenir radieux prenne place, Jancovici surfe sur la vague de la lutte contre le « dérèglement climatique » et les émissions de CO_2.

Au passage, remarquons que l'expression « dérèglement climatique » [45] est révélatrice : la société industrielle prétendait mettre en coupe réglée la nature et finalement cette prétention s'effondre. La crise écologique, sous la forme spectaculaire du changement climatique, signant l'échec de cette prétention démiurgique. La nature vient se rappeler à l'organisation sociale qui prétendait la dominer : le prétendu "règlement climatique" qui avait cours jusque-là, les conditions auxquelles elle s'était habituée sont bouleversées ; cette société qui se croyait si puissante et si assurée d'elle-même doit finalement se soumettre et s'adapter à ce qui n'est pourtant rien d'autre que le produit de son inconscience, de son irréflexion et de son mépris pour la vie.

Mais loin de tenir compte de ces avertissements, les technocrates comme Jancovici continuent à prôner comme remède ce qui est à l'origine même du mal. Voici ce que l'on peut lire sur son site :

> *Mais les déchets sont actifs pendant des centaines de milliers d'années.*
>
> Cela est parfaitement exact, […] l'essentiel de la dangerosité concernant les 1 000 premières années : au bout de ce laps de temps, les déchets ne sont pas beaucoup plus radioactifs que l'uranium initialement mis dans le réacteur. […] C'est le plutonium qui est responsable essentiel de la caractéristique "longue durée de vie" [demi-vie : 24 000 ans], mais après retraitement il disparaît des résidus, et peut servir de combustible dans les filières Mox, ou celles communément appelées "surgénérateurs" (dont Phénix et Superphénix sont des prototypes). […]
>
> Pour finir, posons-nous une question simple : à choisir, ne vaut-il pas mieux échanger un problème qui dure sur 1 000 ans, mais que nous sommes capables de transmettre à nos héritiers immédiats dans des conditions acceptables, contre un morceau d'un problème majeur qu'est le changement climatique, dont les effets catastrophiques peuvent survenir en moins d'un siècle, peuvent subsister pendant des milliers d'années (ou même plus), et que nous ne savons pas, aujourd'hui, transmettre dans des conditions acceptables à nos enfants ? [46]

Tout est tellement simple dans le monde des technocrates, n'est-ce pas ? A tous les problèmes, ils ont la même réponse : *la fuite en avant dans la démesure technoscientifique*.

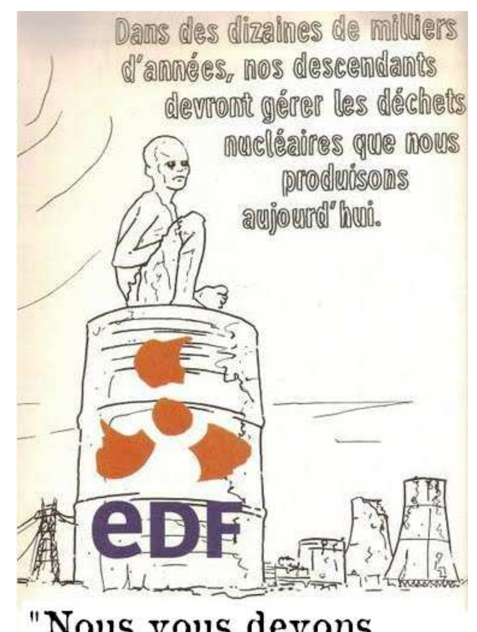
---

[45] Je n'ai pas vérifié si Jancovici l'emploie plus qu'une autre.

[46] Page "A propos de quelques objections fréquentes sur le nucléaire civil", sur <www.manicore.com>.

Le surgénérateur Superphénix est un des nombreux exemples de la folie des grandeurs de la technocratie française, encore fascinée par le mythe du mouvement perpétuel, cette fois à la sauce nucléaire. Son nom évoquait l'oiseau fabuleux qui renaît de ses cendres, car il figurait une machine mythique, destinée à régénérer son combustible, le plutonium ou le MOX. Mais pour refroidir le cœur du réacteur, il faut 5 000 tonnes de sodium prêt à prendre feu ou à exploser au moindre contact avec l'eau ou avec l'air. En avril 1976, *Sciences et Vie* publie une tribune de Jean-Pierre Pharabod, ancien ingénieur d'EdF :

> Il n'est pas déraisonnable de penser qu'un grave accident survenant à Superphénix pourrait tuer plus d'un million de personnes.



En effet, le cocktail sodium-plutonium présente des risques considérables du fait d'une machinerie encore plus complexe et délicate que les réacteurs classiques [47]. Mais les technocrates ne semblent décidément jamais pouvoir comprendre qu'en ce bas monde, il est impossible de tout avoir pour rien.

Quoi qu'il en soit, Jancovici ne se satisfait pas d'un « Reich de 1 000 ans », contrairement à d'autres ambitieux d'il y a un demi-siècle – il faut dire que ces derniers ne disposaient pas des moyens technologiques développés entre-temps par les démocraties modernes, ce qui autorise maintenant de plus grandes ambitions encore. Jancovici veut donc légitimement imprimer sa vision écolocratique sur rien de moins que les prochains « milliers d'années (ou même plus) » !

Il est déjà particulièrement mensonger et prétentieux de vouloir faire accroire que le problème des déchets nucléaires est maîtrisé de manière « acceptable » (on a vu le niveau d'exigence de Jancovici) et durera

[47] Christine Bergé, *Superphénix, déconstruction d'un mythe*, La Découverte, 2010.

seulement 1 000 ans. Mais surtout il est totalement absurde d'agiter la menace climatique de cette manière. Bien sûr, on ne retrouvera pas le climat tel qu'on le connaissait avant. Bien sûr, il faudra s'adapter à ce changement et cela ne sera pas toujours simple et facile. Bien sûr, il y a et il y aura encore des événements climatiques violents. Mais ce ne sera pas la catastrophe climatique permanente pour des siècles et des siècles. Avec la fin progressive des énergies fossiles, on peut supposer qu'un nouveau régime climatique va s'instaurer au bout d'un moment plus ou moins long et difficile pour nous.

Car jusqu'à preuve du contraire, le changement climatique ne menace pas radicalement les conditions de la vie sur Terre, y compris la vie humaine, comme le fait le nucléaire. Que ce nouveau régime ne convienne pas à la société industrielle telle qu'elle existe aujourd'hui, c'est bien là le cœur du problème. Car c'est bien plutôt la poursuite du développement de cette société industrielle qui menace ces conditions, et qui est aussi à l'origine du changement climatique.

En bonne logique, c'est donc cette société qu'il faudrait remettre quelque peu en question. Mais c'est précisément à ce dernier péril que tous les Jancovici du monde veulent épargner à cette société de se confronter, y compris en lui sacrifiant définitivement les conditions d'une vie humaine libre et autonome.

~ • ~

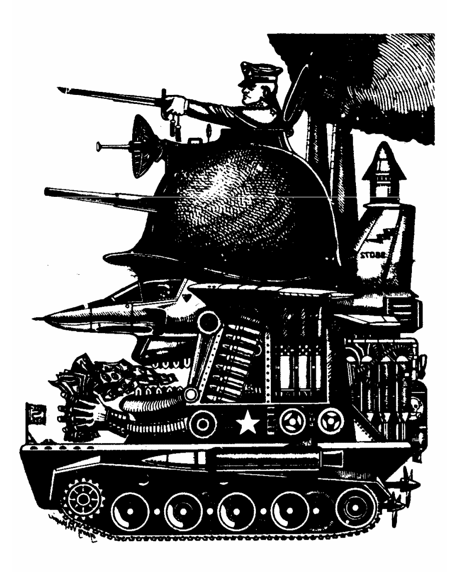
Le fond de commerce de Jancovici est la « décarbonisation de l'économie ». C'est lui qui a inventé la taxe carbone et il en fait la promotion à travers deux entreprises qu'il a créés : Carbone 4 est un cabinet de conseil pour la prise en compte de la "contrainte carbone" par les entreprises ; The Shift Project (TSP) est un *think thank* qui a pour but :

> La création d'un référentiel pour la création de scénarios énergétiques, pour en faire une discipline scientifique à part entière. […] L'objectif est que l'on puisse avoir des débats argumentés dans le monde des scientifiques et ingénieurs, pour ensuite présenter aux politiques des objets qu'ils soient capables d'interpréter et de comparer.

Interview à *Enerpresse* du 20 février 2012 [48].

[48] <http://www.carbone4.com/>, <http://theshiftproject.org/>.

Il faut noter que The Shift Project compte comme « membres bienfaiteurs » Vinci Autoroutes et Bouygues. A la question qu'il se pose à lui-même sur le site internet de ce *think tank* « Pourquoi travaillons-nous avec de grosses entreprises, qui sont comme chacun sait d'affreux pollueurs incorrigibles ? » il répond :



> C'est tout le pari de TSP : dialoguer avec des grandes entreprises sur les sujets climat et énergie, en espérant les amener à la conclusion que la transition est aussi la meilleure option pour elles, et qu'elles doivent en devenir les prosélytes. […] Il s'agit dès lors de cibler prioritairement (car ainsi va le monde) celles qui pensent pouvoir faire partie des gagnants de l'affaire. […] Nous espérons que la qualité et la transparence de nos travaux seront la marque de notre indépendance.

Jancovici a choisi en connaissance de cause de travailler au *greenwashing* des entreprises et des gouvernements car il est trop respectueux de toutes les formes d'autorité pour imaginer autre chose que de se faire le conseiller du prince. L'indépendance n'a donc aucun sens dans son cas, puisqu'il s'occupe uniquement des questions scientifiques et techniques : ce n'est pas lui qui irait faire des reproches à Vinci sur la manière très musclée dont un chantier d'autoroute est mené à travers la forêt de Khimki en Russie ; ou sur la tartuferie que constitue la construction d'un aéroport Haute Qualité Environnementale à Notre-Dame des Landes près de Nantes, par exemple…

D'ailleurs, Jancovici n'est pas opposé à un certain autoritarisme pour faire appliquer ses conseils. Au journaliste de *L'Expansion* du 29 juin 2011 qui lui demande « Si on lit bien votre livre, on a l'impression que vous annoncez qu'il faudra bientôt euthanasier les vieilles personnes qui

coûtent trop cher à la société ? », le loup aux dents longues répond sans se démonter :

> Jusqu'où la société acceptera-t-elle que les jeunes se privent pour que des gens de 90 ans puissent vivre en mauvais état jusqu'à 95 ans ? Mourir "moins malade" n'est pas un drame, du moins pas un des plus gros auxquels il faut s'attendre. L'oppression politique généralisée, les dictatures, les guerres, les épidémies et autres plaisanteries sont à prévoir si nous ne transformons pas rapidement notre économie. Toutefois, pour que les gens acceptent un univers plus contraint, il faudra focaliser l'attention des citoyens électeurs non sur la contrainte, mais sur des projets concrets qui permettent de se sentir impliqué, et il est possible d'en trouver un paquet !

« Jancovici la menace » nous propose donc plutôt l'oppression écolocratique généralisée sous la houlette bienveillante des grandes entreprises ; l'atome pour la paix et la radioactivité pour tout le monde avec son cortège de plaisanteries telles que l'euthanasie et l'eugénisme [49] ; le tout en conservant l'économie capitaliste et industrielle pour le plus grand confort des élites technocratiques. Voilà – traduit en *bon français* –, l'avenir qu'il nous réserve !

Quant à la démocratie, cela se réduit manifestement pour lui à « impliquer le citoyen » dans l'élaboration de sa propre aliénation. A la lecture de son dernier ouvrage, intitulé *Changer le monde, tout un programme !* (éd. Fayard, 2011), même un journaliste ultra-progressiste s'en inquiète :

> C'est peu dire que l'État règne dans le petit monde de Jancovici ! Au final, la toute-puissance de cette machinerie effraie quand même un peu. […] Ce plan dirigiste et quasi martial semble mettre à distance la démocratie. [50]

Il est remarquable que pour éviter « l'oppression politique généralisée et les dictatures », Jancovici soit prêt à enrégimenter toute la société dans son « univers plus contraint ». Traduction en *bon français* : pour préserver « la liberté du commerce et de l'industrie », notre écolocrate est prêt à sacrifier les libertés sociales et politiques.

Pour Jancovici, comme pour n'importe quel technocrate, la vie et la liberté humaine sont bien moins importantes que le fonctionnement du processus technique et économique de la production. La vie elle-même, dans cette optique, semble être réduite à un pur fonctionnement : soit vous êtes vivant et heureux, soit vous êtes mort et pas malheureux. Les

---

[49] Sur l'eugénisme qu'implique à terme la poursuite de la dissémination des radioéléments, voir Roger Belbéoch, *Société nucléaire*, 1990 ; texte disponible sur demande.
[50] Vincent Giret dans *Libération* du 30 avril 2011.

souffrances entre ces deux états, impossibles à quantifier et comptabiliser, n'existent pas. La liberté est réduite à celle de survivre en consommant les marchandises.

A Polytechnique, il a étudié la manière de répondre à toutes les nécessités liées au fonctionnement des machines. Il s'est si bien concentré et focalisé sur ces problèmes qu'il en a oublié (s'il les a jamais connues) les raisons pourquoi, en fin de compte, ces machines ont été construites et tournent. Il n'est certes pas le seul, c'est toute la société industrielle qui a dissous et aboli les fins humaines dans la poursuite du développement indéfini de ses moyens économiques et technologiques. Mais cela ne justifie en rien de se faire le relais de cette déraison déguisée en rationalité.

Jancovici se sert donc du prétexte du changement climatique pour promouvoir une reprise en main autoritaire de la société, renforcer les contraintes sur le comportement de chacun. Tous les "responsables" ne savent que promouvoir la fuite en avant dans toujours plus de sciences de technologies, de lois et de règlements, de contrôles et de police afin de conserver l'illusion qu'ils se rendent ainsi « comme maîtres et possesseurs de la nature » et des hommes.

Nous pensons au contraire que la crise globale que traverse notre société démontre que ses fondements sont aberrants, absurdes et mortifères ; que la conception de la vie qu'elle promeut est profondément viciée et erronée. Plutôt que de s'enfoncer toujours plus avant dans cette impasse, il faut plutôt considérer, comme le faisait déjà il y a un demi siècle Lewis Mumford, que :

> Les avantages authentiques que procure la technique basée sur la science ne peuvent être préservés qu'à condition que *nous revenions en arrière*, à un point où l'homme pourra avoir le choix, intervenir, faire des projets à des fins entièrement différentes de celles du système. [51]

Bertrand Louart

Série de 5 articles parus dans l'hebdomadaire de Radio Zinzine, *L'Ire des Chênaies*, en mai 2012.

[51] Lewis Mumford, *Techniques autoritaires et démocratiques*, 1963 ; texte disponible sur demande.

Bibliographie

Roger Belbéoch, *Société nucléaire*, 1990.

Bella & Roger Belbéoch, *Tchernobyl, une catastrophe*, 1993 ; éd. La Lenteur, 2012.

Association Contre le Nucléaire et son Monde, *Histoire lacunaire de l'opposition à l'énergie nucléaire en France*, éd. La Lenteur, 2007.

Arnaud Michon, *Le sens du vent, notes sur la nucléarisation de la France au temps des illusions renouvelables*, éd. de l'Encyclopédie des Nuisances, 2010.

Daniel de Roulet, *Tu n'as rien vu à Fukushima*, éd. Buchet-Chastel, 2011.

Radio Zinzine, *Tu n'as rien vu à Fukushima*, 2012.
Lecture d'extraits de l'ouvrage précédent, téléchargeable au format MP3 sur <www.zinzine.domainepublic.net >.

Nadine et Thierry Ribault, *Les sanctuaires de l'abîme, chronique du désastre de Fukushima*, éd. de l'Encyclopédie des Nuisances, 2012.

Arkadi Filine, *Oublier Fukushima, textes et documents*, éd. du bout de la ville, 2012.

Radio Zinzine, *Tchernobyl, Fukushima, même combat*, 2012.
Emission réalisée avec les auteurs des deux ouvrages précédents, téléchargeable au format MP3 sur <www.zinzine.domainepublic.net>.

Collectif, *Fukushima paradise, pour une critique radicale du nucléaire, 2005-2011*, éd. La canaille/Mutines séditions, 2012.

Nicolas Lambert, *Avenir Radieux, une fission française*, éd. L'Echappée, 2012.

etc...



Affiche anti-nucléaire japonaise

Sur le drapeau, au dessus d'une paire de tibias, le logo de la compagnie Tepco.

Cette affiche fait partie d'une série,
collée en avril 2012 dans les rues de Tokyo (Japon).

Sommaire

Du même auteur :

ITER ou la fabrique d'Absolu

Le projet de réacteur expérimental à fusion thermonucléaire ITER
est un révélateur de la démesure
des ambitions des nucléaristes et des scientistes.

Polémiques climatiques

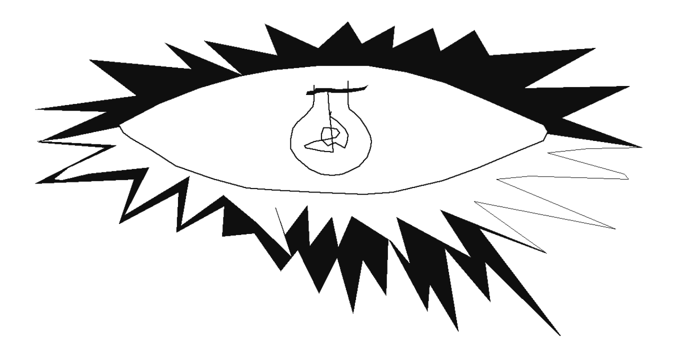
Partisans des analyses du GIEC et climato-sceptiques
ont en commun d'occulter
les dimensions sociales et politiques de la recherche scientifique.

Edition réalisée par

Bertrand Louart, rédacteur de

NOTES & MORCEAUX CHOISIS

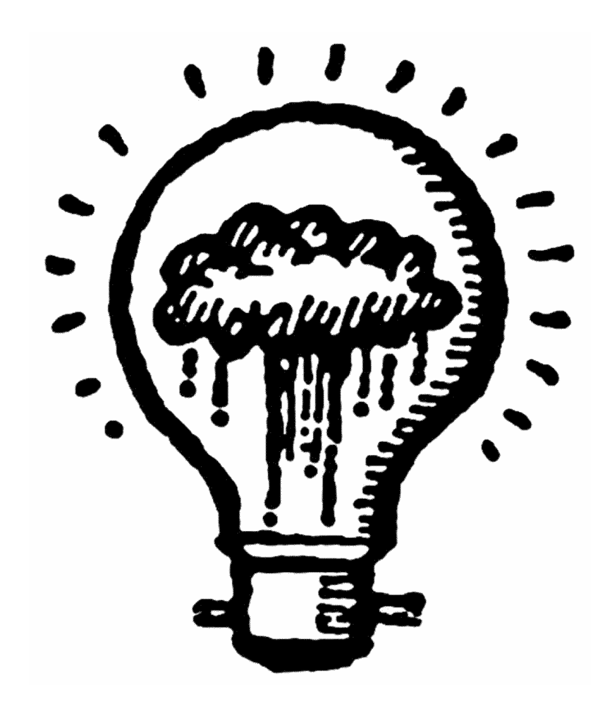
Bulletin critique des sciences, des technologies et de la société industrielle



Dix numéros publiés aux éditions *La Lenteur*
127, rue Amelot - 75011 Paris.

Michel Onfray
Jean-Pierre Dupuy
Jean-Marc Jancovici

*Pourquoi contre tant de culs
user tant de bottes ?*



*Afin de rendre la honte encore plus honteuse
en la livrant à la publicité.*

Prix Libre